

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

LE PATER.

PARAPHRASE.

DIEU du ciel, notre Père ! éternelle parole !
Qui peuplas du néant la déserte cité,
Qui fis de l'univers ta vivante auréole,
Ton séjour de l'immensité ;
Que ton nom soit béni ! que la bouche de l'homme
S'ouvre pour te louer et jamais ne te nomme
Q'avec un cri d'amour,
Echo de l'hymne saint que la nature entière
Vers celui dont le souffle anima la matière,
Fait monter chaque jour !

Vienne le temps promis où, fondus dans ton être,
Face à face, sans voile et sans obscurité,
Il nous sera donné, Seigneur, de te connaître
Dans ta gloire et ta vérité !

Qu'ici-bas, comme aux cieus, ta volonté se fasse !
Soit qu'un insecte meure ou qu'un monde s'efface,
Quel esprit sondera les profondeurs du tien ?
Dans nos cœurs inondés d'une amère tristesse,
Nous ne maudirons pas l'œuvre de ta sagesse :
Ce que tu veux est bien !

Accorde-nous le pain de vie
Durant le jour qui nous éclot,
Toi dont la bonté vivifie
Ce que ton pouvoir fait d'un mot.
Toi qui donnes l'ondée aux plaines,
Aux vallées de tièdes haleines,
Chaque fruit à chaque saison,
Les sucs de la sève au brin d'herbe,
Aux animaux un grain de la gerbe,
Aux brebis le tendre gazon.

Sur la route où marchent les hommes,
Si l'erreur fait broncher nos pas,

Toi qui nous fis ce que nous sommes,
Seigneur, ne nous condamne pas.
Tends-nous une main secourable ;
Créancier facile et traitable,
Renonce aux rigueurs de la loi :
Si ta sévérité nous juge,
Où donc sera notre refuge ?
Qui se dira pur devant toi ?

Tes débiteurs dans l'indigence
De ta grâce implorent les dons :
Mesure-les à l'indulgence
Qu'à nos frères nous accordons.
Reçois-nous tremblants sous ton aile,
O miséricorde éternelle !
Comme le passereau transi
Qui vient sous la verte feuillée
Sécher sa plume qu'ont mouillée
Les torrents du ciel obscurci.

Au feu n'éprouve point l'argile
Dont tu créas le moule humain,
De peur que le vase fragile
Ne tombe en débris dans ta main.
Ne tente pas notre faiblesse ;
Ou, si ton appui nous délaisse,
Pareils au plus débile enfant,
Nous marcherons de chute en chute,
Et de l'arène où chacun lutte
Nul ne sortira triomphant.

Mais, des pièges tendus par l'esprit de malice,
Délivre-nous, Seigneur ! et soutiens dans la lice
L'athlète fatigué ;
Car misère et labeur sont le rude apanage
Que l'homme, d'âge en âge,
A ses fils a légué.

A. DE BÉNY.

LA FEMME.



Sous quelques cieux que l'on voyage,
Jeune ou vieux, quel que soit le bord,
Où, battu par les vents d'orage,
L'homme pour abri cherche un port ;
Partout quelque ennui qui le gagne,
Partout un désir l'accompagne,
Partout un souvenir le suit ;
Et, quelle que soit l'heure sombre
Où le malheur jette son ombre,
Un astre brille dans sa nuit.

Que ce soit aux lieux où ruisselle
Le soleil en rayons ardents ;
Aux bords où la vague étincelle
Le long des rivages grondants ;
Sur un sol que l'hiver assiège,
Sur les rochers couverts de neige,
Ou sur le sable des déserts,
Toujours, comme un céleste arôme,
Un souffle à ses côtés embaume,
Echauffe ou rafraîchit les airs.

C'est une lointaine harmonie
Que son oreille entend toujours,
Qui plane, bienfaisant génie,
Comme un écho des meilleurs jours.
C'est un pur rayon de lumière
Qui lui traverse la paupière ;
C'est un amour qu'il a sucé
Sur la mamelle de sa mère :
Voix ravissante ou voix amère
Qui lui rappelle son passé.

C'est un nom que la bouche et l'âme
Répètent tous deux à l'envi ;
C'est l'idéal, c'est une femme,
Parfum dont le cœur est ravi ;
Beauté dont on se fait l'esclave ;
Nature charmante et suave,
Douce émulation du ciel,
Si pleines de charmes étranges,
Que, lorsqu'on veut peindre les anges,
D'une vierge on fait Gabriel.

Son nom seul est une caresse.
C'est elle qui porte en son sein
Tous les trésors de la tendresse
Où s'abreuve le genre humain.
Sa vie est un long sacrifice ;
Son cœur est un vaste calice
Tout plein de la sainte liqueur
Où puise la lèvres ravie ;
Et, comme elle donna la vie,
Elle prodigue le bonheur.

Déjà l'enfant demande à vivre,
Qui conduira ses premiers pas ?
Sa mère est là, de bonheur ivre,
Pour le recevoir dans ses bras.
Entr'ouvre, faible oiseau, ton aile,
Accours à la voix maternelle.
Un baiser récompensera
L'essai de ce marcheur timide
Qu'aujourd'hui, tremblante, elle guide,
Et qui, plus grand, la quittera.

Plus tard, dans ces jours de tristesse
Où l'horizon se teint de noir.
Où le front lourdement s'abaisse
Sous le fardeau du désespoir,
L'homme qui pleure dans son âme
A ses côtés trouve une femme
Pour prendre sa part du malheur ;
Car, doux messager d'espérance,
Elle a des pleurs pour la souffrance
Et des baumes pour la douleur.

Ainsi, plus grande en sa faiblesse,
Plus forte par son dévouement
Que nous, dans la grossière ivresse
De notre vain commandement,
Celle en qui nous puisons la vie,
Celle que tout homme a bénie,
Puissante de son seul amour,
Comme une sainte providence
Epanche sur nous l'existence
Du premier jusqu'au dernier jour.

HIPPOLYTE BOYER.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ARMAND CARREL.

(Suite et fin.)



AUTREFOIS, ce qu'on pouvait penser de Carrel à cette époque, c'est qu'il avait de la force, mais de la dureté en proportion ; un visage distingué, mais inquiet et provoquant ; un beau talent, mais de l'espèce des talents qui ont plus de vigueur que d'étendue. Sa personne était gênante ; c'est l'effet inévitable de la susceptibilité, cette timidité des gens d'honneur et de courage... Malgré un talent d'écrivain assez notable pour qu'il n'eût plus besoin du relief d'homme d'épée, il était resté en toutes choses officier et en avait gardé l'aplomb jusque dans sa tenue, demeurée celle d'un militaire en habit bourgeois.

“ Je revis Carrel pour la seconde fois en 1831 ; ce n'était plus le même homme ; lui que d'inévitables difficultés de début, un commerce gênant avec des amis plus considérables que lui, des tracasseries d'attributions, une collaboration politique contrariée avaient rendu si inquiet ; une révolution immense, un avenir qui autorisait toutes les ambitions, un parti à conduire, une nouvelle forme de gouvernement arborée au sein du gouvernement existant, rien de médiocre en expectative ni en fait de dangers ni en fait d'espérances, tout cela l'avait calmé. Cette agitation stérile qui auparavant retombait sur son cœur et s'y tournait en amertume était devenue une activité réglée et féconde. Jamais Carrel n'avait respiré plus librement. On eût dit qu'il sortait encore une fois de prison. Il était facile, plein d'abandon et de confiance, gai, bienveillant. Son visage, que j'avais trouvé blafard la première fois, s'était éclairci ; ses traits, sans rien perdre de leur force, avaient pris plus de douceur ;... une politesse simple et originale, ou ce qui était de l'usage ne semblait pourtant pas imité et ce qui était de l'homme charmait, des formes de parler, singulièrement civiles, agréables, sans mélange d'inutilités, avaient donné à sa personne assez de séduction pour qu'on sangeât à remarquer l'homme charmant dans l'homme supérieur, et j'ajoute pour que les austères de son parti l'accusassent de prétentions aristocratiques.”

Carrel en était encore à cette période de malaise et d'ambition refoulée, décrite par M. Nisard, lorsque parurent les ordonnances de juillet ; elles le trouvèrent prêt à la résistance, mais ainsi que beaucoup d'autres, peu confiant dans son efficacité. Le 26, dans un supplément au *National* distribué à midi et contenant les ordonnances, il écrivit lui-même le premier appel à l'énergie individuelle des citoyens ; le lendemain il signa la protestation générale des journalistes, rédigée par M. Thiers et émanée également du *National*, et puis, lorsque le feu fut engagé entre le peuple et les troupes, on le vit, si l'on en croit M. Louis Blanc, errer par la ville, sans armes, une baguette noire à la main, bravant la mort sans chercher le succès, et demandant sans cesse à

ses amis, plus confiants : “ Avez-vous seulement un bataillon ? ” Ses souvenirs et peut-être son amour propre de sous-lieutenant l'empêchaient de croire à la possibilité d'une victoire du peuple sur des régiments.

Le 30 juillet, tandis que MM. Thiers et Mignet travaillaient sous la direction de M. Laflitte, à assurer le succès de la candidature royale du duc d'Orléans, Carrel fut chargé par le même M. Laflitte de prendre le commandement de la colonne de gardes nationaux rouennais qui accourait au secours des Parisiens.

Durant les premiers jours de l'installation du nouveau gouvernement, il fut envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, à l'effet d'y réorganiser l'administration ; il s'acquitta de cette tâche avec zèle, changeant ou conservant les maires et les sous-préfets suivant sa conviction acquise de leur attachement au nouvel ordre de choses. Se voyant indirectement désavoué par quelques-unes des mesures du gouvernement, il revint à Paris dans les derniers jours du mois d'août ; il y trouva ses amis du *National* déjà installés au pouvoir ; quant à lui, on le nomma, sans le consulter, préfet du Cantal. Considérant une préfecture de troisième ordre comme inférieure à ce qu'il valait, il refusa et ne s'occupa plus que de rentrer en possession du *National* ; quelques difficultés, qu'il attribua à M. Thiers, lui furent suscitées à ce sujet.

Pendant son absence, M. Thiers, abandonnant le *National*, en avait fait confier la direction à M. Paisy, Carrel revendiqua ses droits ; après quelques débats il triompha, et le *National* du 29 août 1830 parut avec une note ainsi conçue :

“ Depuis MM. Thiers et Mignet sont entrés dans les fonctions publiques, M. Carrel, de retour à Paris, après avoir rempli une mission dans les départements, reste, à partir d'aujourd'hui, seul chargé de la rédaction en chef.”

S'il était besoin d'une preuve nouvelle en faveur d'une assertion bien souvent émise dans le cours de ces notices, savoir que le républicanisme et la guerre, que l'on a si souvent tenté à posteriori d'identifier avec l'esprit de la révolution de Juillet, sont deux tendances qui n'étaient point contenues dans ce grand fait politique, et ne sont venues s'y joindre que par surrogation, en quelque sorte, et après coup ; s'il était besoin, dis-je, d'une preuve nouvelle de cette assertion, on la trouverait dans la manière dont Carrel, déjà personnellement peu content du nouveau pouvoir, et, par conséquent, n'ayant aucune raison pour le ménager, dirigea d'abord le *National*—

A coup sûr, rien de plus net, rien de plus explicite que cette première profession de foi politique insérée par Carrel dans le numéro où il annonçait sa prise de possession du *National*.

“ Le *National* n'a point de profession de foi à faire ; son avenir est tracé par la conduite qu'il a tenue jusqu'à ce jour ; il est fier d'avoir manifestement désiré ce qui existe avant que personne même osât y songer. Le glorieux événement qui a porté au

trône la famille d'Orléans est la réalisation de ses plus anciennes espérances (1)

“ Il ne se retournera point contre un résultat auquel il a contribué de tous ses moyens, et ce serait travailler contre le nouvel ordre de choses que d'accuser avec amertume l'administration actuelle des embarras inséparables d'une position aussi difficile que la sienne.”

Dans le même numéro, Carrel, défendant ses ex-collègues et lui-même du singulier reproche de servir le gouvernement nouveau après avoir travaillé à renverser, l'ancien, disait :

“ N'ayant cessé de vouloir, de demander pour la France la royauté consentie telle qu'elle existe aujourd'hui, il serait surprenant que les rédacteurs du *National* n'eussent pu, sans démentir, s'employer à la consolidation de l'édifice dont ils peuvent passer pour avoir jeté les fondements, et qu'ayant vu prévaloir le système pressenti et recommandé par eux depuis qu'ils existent, ils fussent obligé de se tourner contre lui avec la même ardeur, la même vivacité, les mêmes sentiments qui les firent distinguer dans les combats contre la tyrannie.”

Dans un autre numéro (1er septembre 1830), Carrel, examinant l'opinion des départements, démontre qu'ils n'ont rien désiré de plus que ce qui s'est fait, et que le très-petit nombre d'adresses républicaines envoyées à la Chambre ont été très-probablement faites à Paris.

Ailleurs (*National* du 22 décembre 1830), Carrel, se prononçant nettement contre l'opinion républicaine qui commençait à remuer, s'exprime ainsi.

“ Nous disons que l'intérêt de la population de Paris, comme celui de la France entière, c'est la conservation de la royauté de 1830, parce qu'on ne peut rien mettre à sa place, parce qu'elle seule peut garantir à la France et sa grande unité politique et sa grande unité territoriale ; la démocratie absolue nous armerait et nous diviserait les uns contre les autres.”

Dans un autre numéro (13 septembre 1830), Carrel attaque avec autant de raison que de talent les préjugés soufflés à la classe ouvrière touchant la réduction à imposer par la loi sur le prix des objets de consommation, l'augmentation des salaires et la haine des machines ; il indique avec un grand sens tout ce que le gouvernement peut et tout ce qu'il ne peut pas faire pour la classe ouvrière. Cet article est excellent à lire, aujourd'hui où les chimères qu'il combattait semblent se réveiller avec une nouvelle ardeur. Plus loin, il blâme très-vertement les républicains d'entretenir l'agitation au sein des masses par leurs rassemblements, leurs processions en Grève en l'honneur des sergents de La Rochelle ; et il définit ainsi la première association républicaine établie au manège Pellier et expulsée par les citoyens du quartier, dont ses clameurs troublaient le repos :

“ Une société, composée d'une centaine de jeunes gens qui, à ce qu'il paraît, n'ont pu trouver place dans le nouvel ordre de choses, et qui, sifflés par le peuple, ont dû recourir à la protection de cette garde nationale qu'ils avaient imaginé d'appeler *aristocratie oppressive*.”

(*National* du 27 septembre, 1830.)

C'est ainsi que Carrel débutait avec le parti qu'il devait un jour travailler en vain à discipliner.

Sur la grande question de paix ou de guerre, Carrel professe exactement les mêmes opinions que les hommes qui dirigeaient

(1) Ceci répond fort clairement à l'assertion de M. Littré touchant la différence d'opinion entre MM. Thiers et Carrel lors de la fondation du *National*.

alors le pouvoir. L'insurrection belge l'embarrasse comme eux ; comme eux, il trouve fort naturel que les cabinets européens s'opposent à ce que la Belgique devienne française.

“ Ce qui importe aux cabinets étrangers, dit-il, ce n'est pas la grandeur de la maison de Nassau, c'est que quatre millions de Belges ne deviennent pas Français, cela est tout simple ; que demain la Bavière se donne à la Prusse ou à l'Autriche, tout le reste de l'Europe s'y opposera. Il est donc probable que tout ici dépendra de l'organisation que vont se donner les Belges.”

Durant toute cette première période, Carrel ne cesse de proclamer la nécessité de la paix et n'admet la guerre que dans le seul cas de la défensive.

“ En général, dit-il (6 octobre 1830), l'Europe paraît comprendre cette fois que son intérêt bien entendu est de favoriser chez nous le rétablissement de l'ordre et la consolidation d'un système qui présente tant d'heureuses garanties de durée.—Une guerre ne serait possible, ajoute-t-il (9 octobre 1830), que si la France désunie offrait une proie facile ; mais la France est unie et forte ; elle désire la paix dans l'intérêt de la civilisation et du bonheur du monde, mais elle ne craint pas la guerre : un roi citoyen et une nation de trente-deux millions d'individus n'ont point d'ennemis à redouter.”

Souvent Carrel, irrité des menées du parti royaliste et de ses calomnies contre le gouvernement, se retourne contre lui avec la *furia francese* d'un soldat ; c'est ainsi que, s'adressant à M. de Kergorlay, dans le *National* du 2 octobre 1830, il lui dit :

“ De bonne foi, est-ce un dévouement bien respectable et bien touchant que celui qui vous porte à outrager les lois de votre pays à calomnier un prince auquel, dans le fond du cœur, vous êtes obligé de rendre justice, et une nation dont la générosité se prouve par votre audace pour exalter une race de parjures, voués aux mépris des contemporains et des générations à venir ?”

Carrel est encore plus éloquent quand il s'agit de repousser les hideuses parodies de 93 ; je voudrais pouvoir transcrire en entier l'article du 29 septembre 1830, qui commence par ces mots :

“ La liberté, est-ce encore pour nous la sanglante idole qui prit sur les autels de la raison la place des dieux renversés ? Non c'est le pur et généreux principe auquel Foy, Lafayette, Camille Jordan, Royer-Collard vinrent, il y a dix ans, préparer une destinée aujourd'hui accomplie.”

Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les témoignages que Carrel donna pendant près d'une année de son adhésion à la monarchie constitutionnelle fondée en juillet 1830. Je me suis un peu étendu sur ces citations, d'abord pour démontrer la proposition générale avancée plus haut, et ensuite parce que la plupart des écrivains qui ont parlé de Carrel se sont plu à laisser dans l'ombre toute cette portion de sa carrière militaire, qui n'est pas, à mon avis, la moins digne d'attention ; car ceux qui croient à l'avenir de nos institutions actuelles, ceux qui pensent que les obstacles passagers qui peuvent entraver soit leur loyale application, soit leur régulier développement, ne prouvent rien ni contre leur mérite intrinsèque, ni contre leur supériorité relative, ceux-là trouveront en faveur de leur opinion, dans le *National* d'août 1830 à mars 1831, des arguments de principe et de fait auxquels le talent de Carrel prête autant de force que d'éclat.

Après cela il serait inexact de présenter le passage de Carrel de la monarchie à la république comme une de ces transformations soudaines qui s'opèrent du jour au lendemain sous l'influence impérieuse et exclusive d'un amour-propre froissé, d'une ambition déçue. Depuis les premiers mois qui suivirent la révolution de

Juillet, durant lesquels Carrel se prononçait si énergiquement pour la monarchie contre la république, jusqu'au mois de janvier 1833, époque à laquelle il arbora en quelque sorte officiellement dans son journal le drapeau républicain, on le voit arriver progressivement et par une suite de gradations très-sensibles de l'état d'amitié à l'état de guerre, et cependant, bien qu'il ne s'agisse ici que d'une variation quant aux moyens d'application d'un principe sur lequel Carrel ne varia jamais, savoir le gouvernement du pays par le pays, le *self-government*, qui fut toujours sa devise, cependant, en présence d'une adhésion si formelle et si bien motivée au début, on est naturellement porté à se demander comment Carrel a pu être conduit si vite à désespérer d'une institution qu'il considérait d'abord comme la meilleure sauvegarde contre l'anarchie et comme l'expression la plus complète des vœux et des besoins de la France.

Je ne pense pas manquer de respect à la mémoire de cet honorable écrivain en attribuant ce changement à l'action combinée de deux causes différentes : d'abord, et sans doute, à une conviction sincère d'un défaut d'harmonie de plus en plus tranché entre la marche du gouvernement nouveau et ce qu'il croyait la volonté du pays, à une conviction sincère de l'impossibilité pour la monarchie de faire face à des crises intérieures et extérieures sur le danger de l'importance desquelles il se trompa comme bien d'autres ; et, par suite, de la nécessité de préparer pour la perspective d'une situation plus violente un gouvernement plus vigoureux. Mais, ce point admis, ce serait, ce me semble, manquer de justesse et faire un portrait de fantaisie que de ne pas admettre aussi que le désir de Carrel, et que ce désir prit sa source dans la nouvelle croyance de Carrel, et que ce désir prit sa source dans la légitime ambition d'un esprit éminent qui se juge appelé à l'exercice du pouvoir et éprouve un penchant naturel à condamner comme impuissant le pouvoir qui repousse son intervention. Aussi, sans prendre trop au sérieux l'idée que Carrel exprimait avec ironie en disant : " On m'eût peut-être gagné en m'offrant le commandement d'un régiment," il est permis de penser que si, dès le début, alors qu'il était libre et sympathique au nouveau gouvernement et avant qu'il fût engagé ailleurs, on lui eût offert, au lieu d'une préfecture de troisième ordre, une situation plus digne de son activité et moins inférieure à celle de ses anciens co-fondateurs du *National*, il est permis de penser que, rattaché plus intimement au nouvel ordre de choses, il eût eu plus de peine à s'en séparer, et qu'alors même que la marche des affaires l'eût mécontenté et forcé de passer à l'opposition, il s'y fût maintenu dans le système monarchique constitutionnel qu'il défendit si brillamment pendant plusieurs mois.

Ce qui est certain, c'est que Carrel n'était rien moins qu'un homme de faction, un de ces esprits foncièrement turbulents et désordonnés, pour qui toute révolution n'est complète qu'autant qu'elle fait de l'autorité une question pure et simple de force brutale et de poumons, un prix offert à quiconque se sent le mieux en fonds de cette qualité tant préconisée par Danton : " De l'audace ! et puis de l'audace ! et puis encore de l'audace ! "

Carrel ne manquait certainement pas d'audace, peut-être même pourrait-on l'accuser d'en avoir eu trop, mais il avait des qualités fort supérieures à l'audace. A une grande force d'âme il joignait, sans parler ici de la loyauté et de la noblesse de son cœur, une grande justesse, une grande rectitude d'esprit, et c'est par là qu'il était essentiellement un homme de gouvernement ; c'est par là qu'il était en quelque sorte dépaycé au milieu de la masse anarchique et incohérente, où l'avait jeté l'espoir d'un grand, d'un

noble rôle à remplir, et qu'il s'efforçait en vain d'organiser, de préparer non-seulement à l'attaque et à la conquête, mais à l'exercice du pouvoir ; aussi, du jour où il eut arboré le drapeau républicain, sa vie ne fut plus qu'un double et perpétuel combat, presque aussi vif, presque aussi opiniâtre contre l'indiscipline des siens que contre l'habileté de ses adversaires. Si, d'une part, aussi impétueux qu'obstiné dans l'attaque, et toujours prêt à payer de sa personne en affrontant, pour l'honneur de sa cause, tous les dangers individuels, il savait passionner, enthousiasmer, par son dévouement et son courage, la fraction la plus intelligente et la plus distinguée de son armée, d'autre part, il offrait, dans sa noble horreur pour toute violence démagogique, dans son bon sens supérieur, dans son fier dédain pour le charlatanisme de langage et d'action, pour le pathos sanglant et indigeste qui procurait alors les honneurs de la *populacerie*, quelque chose d'essentiellement antipathique à cette fièvre de singerie farouche et de systématique brutalité qui a si puissamment facilité la victoire de la monarchie de juillet sur le parti républicain.

Combattant chaque prise d'armes comme funeste à la cause républicaine, et ne se vengeant de n'être pas écouté que par son noble empressement à se placer toujours après la défaite des siens entre le gouvernement et les vaincus ; persuadé que le pouvoir n'arrive et ne reste qu'aux mains de ceux qui se sont mis en état de l'exercer, et proclamant sans cesse pour son parti la nécessité de se faire d'abord des *opinions*, et de convertir le pays au lieu de le violenter. Il lui répétait en vain :

" Le système de la dynastie est de nous acculer perpétuellement dans l'agression matérielle pour mettre le pays de son côté ; c'est dire assez que notre tactique, à nous, est d'acculer la dynastie dans les coups d'Etat, de lui refuser tout prétexte de violer la Charte dans un intérêt d'ordre public, et de l'obliger à prendre l'initiative de la violence. . . . Une seconde victoire, remportée par la dynastie en personne contre la république, convertirait à la monarchie absolue ceux qui n'ont pas encore été convertis par les journées de juin à la royauté constitutionnelle."

(*National* du 4 octobre 1833.)

S'occupant ensuite avec une habile sollicitude des intérêts de liberté et de propriété si grossièrement foulés aux pieds par les avancés du parti, il travaillait à persuader à la bourgeoisie que la république se bornait tout simplement à la transformation du pouvoir héréditaire en pouvoir électif, avec une extension du droit de suffrage, et repoussait avec énergie les théories brutales de la *Société des Droits de l'homme* et de la *Tribune*. On connaît ses luttes avec cette dernière feuille, à l'effet d'établir, de circonscrire et de préciser en quoi consiste la révolution républicaine.

" Nous voulons, disait Carrel, la liberté pour nous aujourd'hui, demain contre nous, si nous étions maîtres ; bien différents de ceux qui veulent caresser et ménager des pratiques oppressives, dans l'espoir avoué de les manier à leur tour, et de devenir de persécutés persécuteurs.—Nous répétons donc afin que la *Tribune* n'en doute pas, que nous sommes toujours pour le *gouvernement représentatif*, contre la monarchie et contre l'anarchie ; que nous voulons ce gouvernement représentatif composé d'un pouvoir exécutif, d'un pouvoir législatif et d'un pouvoir judiciaire indépendants l'un de l'autre :

" Que nous tenons pour les deux degrés de discussion législative, c'est-à-dire pour deux Chambres ;

" Que nous désirons voir s'établir un pouvoir exécutif, un, électif, responsable amovible, jouissant d'une plus grande lati-

tude pour gouverner qu'un premier magistrat héréditaire, gouvernant en un mot de sa personne, pour sortir des fictions et prendre les choses comme elles sont ;

“ Que nous ne reconnaitrons qu'à une assemblée extraordinairement convoquée, et représentant la France aussi complètement que possible. le droit de parler au nom de la souveraineté nationale, d'exercer le pouvoir constituant, et de servir de transition entre l'ordre de chose actuelle et celui que nous désirons :

“ Que cette constitution ne serait à nos yeux légitime qu'à la condition de réserver au pays, comme droits sacrés, inattaquables supérieurs à toute invocation de la nécessité, le pouvoir constituant, le droit de révision, le jugement par jurés, la liberté illimitée de discussion, le droit d'association ; qu'enfin elle ne répondrait à l'état de la civilisation actuelle de la France qu'à la condition de garantir la propriété, la liberté individuelle, les libertés municipales, de réformer la centralisation administrative, de changer la constitution militaire actuelle, de fondre l'armée permanente et l'armée dite garde nationale en une seule et même institution, assez forte pour remettre la nation à son rang en Europe, pas assez dévouée aux ambitions du pouvoir exécutif pour devenir un instrument d'oppression et d'usurpation.”

(*National*, du 13 mai 1833.)

Je donne ici ce programme de Carrel sans le discuter dans tous les détails de son application et uniquement pour faire comprendre au lecteur comment il encourut souvent de la part des grotesques disciples de Marat l'accusation de n'être qu'un accélérateur de modéré, un aristocrate digne de figurer à la lanterne à côté de Lafayette.

Le lecteur trouvera dans les Mémoires de M. Gisquet une lettre confidentielle de Carrel à M. Fétet, curieuse par les révélations qu'elle contient sur l'anarchie intérieure qui minait le parti républicain. On y verra comment M. Marrast, rédacteur de *la Tribune*, qui, alors, n'y allait pourtant pas de main morte, fut obligé de se battre en duel avec un plus jacobin que lui, qui l'accusait de trahison pour s'être contenté d'appeler Lafayette un *grand coupable*, et l'on y verra les secrètes souffrances de Carrel, débordé et annulé par les parodistes de 93.

Son dégoût pour ce charlatanisme sauvage était indomptable. Se trouvant (21 janvier 1835) prisonnier à Sainte-Pélagie pour délit de presse, et sommé par ses co-détenus d'illuminer comme eux les fenêtres de sa chambre, en célébration de l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI, il s'y refusa. Toute la bande se précipita alors vers sa chambre en hurlant : A bas les gants jaunes ! à bas le faquin ! il faut le pendre. Et si l'on en croit M. Gisquet, il fallut l'intervention des employés et des soldats pour préserver des insultes de ces furieux un homme qui était leur chef par le talent autant que par le courage, et dont le nom était estimé et respecté par ses adversaires eux-mêmes (1).

Malgré tous ces déboires, et quoique Carrel ne pût se dissimuler que le parti qu'il avait cru appeler à gouverner la France tombait de jour en jour dans un plus grand discrédit, il resta sur la brèche, et lorsqu'après des excès de violence et de témérité apparurent des symptômes d'atonie et de découragement, lorsque, plusieurs fois vaincue au parlement, devant les tribunaux, dans les rues, frappée à mort dans ses organes les plus furibonds par des condamnations multipliées, et de toutes parts enlacée dans

(1) Ce sont ces mêmes républicains qui se vantaient, comme d'un acte d'héroïsme, d'avoir illuminé leurs fenêtres le jour de la mort de Lafayette.

un réseau de lois répressives, l'opinion républicaine semblait se laisser envahir par la conviction de son impuissance, on vit celui-là même qui avait prêché la prudence aux téméraires et la raison aux insensés s'efforcer, avec une fermeté égale, d'entretenir l'espoir, la persévérance et l'ardeur au sein d'un parti démoralisé le couvrir comme d'un bouclier de l'estime générale que son caractère inspirait, et braver toutes les poursuites judiciaires pour lui conserver au moins dans la presse périodique un dernier drapeau, un dernier signe de ralliement.

Les lois de septembre, en supprimant les discussions de principes auxquelles il aimait à se livrer et desquelles il espérait beaucoup, furent très-pénibles à Carrel ; il n'en supporta le joug qu'avec une frémissante impatience ; on dit même que le fond de ses opinions en éprouva quelques modifications assez graves qui, pour n'être pas très-sensibles dans son journal, n'en seraient pas moins réelles. Ses amis assurent qu'à dater de ce moment, et à mesure que, par l'effet de ces mêmes lois, se calmait chez les autres une certaine violence de principes qui, pour la plupart, n'avait été que fougue et chaleur de sang, ses idées à lui commençaient à subir une transformation inverse ; il devenait moins hostile à des souvenirs et à des noms qu'il avait jusque-là reprouvés, ou tout au moins écartés ; un rapprochement s'opérait entre lui et quelques hommes qu'il avait naguère repoussés comme exagérés ; il tendait à admettre des restrictions à ses principes de *droit commun* et de *liberté pour tous*, et commençait à se familiariser avec les systèmes de gouvernement qui s'autorisent de la nécessité pour se dispenser de la justice. On donne comme une preuve de cette modification la polémique qu'il engagea peu de temps avant sa mort au sujet d'Alibaud. Le choix et le ton de cette polémique semblent en effet trancher un peu sur l'ensemble des doctrines précédemment énoncées par Carrel.

Quoi qu'il en soit, comme je préfère pour mon compte, et de beaucoup, le Carrel que j'ai dépeint plus haut d'après lui-même, le Carrel défenseur du *droit commun* et ennemi des *pratiques oppressives*, quelque soit le nom dont elles se parent et le pouvoir qui les emploie, et comme ce Carrel, me semble beaucoup plus authentique, beaucoup plus historique que l'autre, je m'y tiens.

Je n'entrerai pas dans le détail de tous ses démêlés avec le parquet ; il se défendit presque toujours lui-même devant le jury et il s'acquitta de cette tâche avec un habile mélange de hardiesse et de mesure qui lui réussit souvent. Devant la Chambre des Pairs il fut moins heureux, mais il eut de beaux moments. Tout le monde connaît sa fameuse apostrophe sur le maréchal Ney, qui, articulée d'une voix nerveuse, vibrante et solennelle, alla remuer le cœur du général Exelmans au point de lui faire oublier sa qualité de juge, et de le transformer en champion de Carrel. Ce fut un des beaux effets d'éloquence de ce temps-ci.

Il nous faut enfin parler d'un défaut de Carrel, pour lequel on est fort indulgent en France, et qu'on n'ose lui reprocher trop vivement quand on pense qu'il lui a coûté la vie. En devenant un homme de discussion, Carrel avait malheureusement conservé des habitudes de soldat, et ce fut une de ses faiblesses de se croire obligé d'accepter toujours, de quelque part qu'elles vinssent, et de chercher trop souvent des occasions de conflit individuel. Déjà, sous la Restauration, il avait eu, avec un des rédacteurs du *Drapeau Blanc*, une rencontre où, par une bizarrerie qui n'est pas rare dans ces sortes d'affaires pour cause de presse, chacun des deux combattants était complètement étranger aux deux articles qui amenaient le combat. Les débats auxquels donna lieu

la captivité de la duchesse de Berry produisirent entre un légitimiste et Carrel un second duel à l'épée, dans lequel ce dernier, après avoir blessé son adversaire, reçut lui-même dans le ventre une blessure, qui lui valut les témoignages les plus flatteurs d'une sympathie presque universelle, et en même temps de la part des plus graves de ses amis d'affectueuses remontrances qu'il écoutait en souriant et avec promesse de s'amender.

Carrel voulait qu'un journal se fit respecter comme le ferait un homme d'honneur. En cela il avait raison. Il est en effet assez étrange que deux hommes puissent tous les matins se dire, par le moyen de deux feuilles de papier, des choses qu'ils ne pourraient se dire de vive voix sans se couper la gorge. Seulement, quand on veut être respecté, il faut respecter aussi ses adversaires, et Carrel, si susceptible pour lui-même manquait trop souvent de modération et de convenance envers les autres ; on eût dit parfois que, dans la crainte de voir mal interpréter les conseils de prudence qu'il adressait à son parti sur les questions d'engagements collectifs, il se plaisait à chercher des occasions de dangers personnels par les provocations les plus directes à l'adresse de ses adversaires, de telle sorte qu'avec la prétention de représenter et de défendre le principe de la libre discussion, il se laissait aller à parler en homme qui ne peut la supporter et s'arroge le droit de la confisquer à son profit. Un écrivain radical, M. Blanc, a cru sans doute le louer en disant de lui " qu'il ne refusait pas ses adversaires, mais qu'il les châtiât. " Dans un pays comme la France, un tel mode de réfutation est aussi nuisible à la cause qu'il prétend servir que dangereux pour celui qui l'emploie, et trop souvent Carrel gâta ses meilleures pages de polémique par des excès de langage plus dignes d'un sous-licutenant tapageur que d'un chef de parti. Voici, par exemple, comme échantillon de son style *ab irato*, une apostrophe aux *Débats* :

" Si ses apologistes (il s'agissait de M. Persil) du *Journal des Débats* n'étaient pas aussi méprisables et presque aussi sots que lui, on se retournerait contre eux ; mais avec eux aussi que dire ? erreur ou conviction, dignité d'honnêtes gens ou impudeur de fripon, qu'est-ce qui résiste en eux ? Par où les prendre ? nous l'avons tenté si souvent que l'embarras nous prend quand il leur faut répondre. Nous les prions de ne voir, dans ce qu'ils proclament aujourd'hui notre impuissance, que la difficulté, pour nous de pousser les expressions du dégoût aussi loin qu'eux le cynisme de la turpitude ; il est des flétrissures que la plume ne se charge pas d'imprimer au front de ceux qui les méritent.

" Si les écrivains du *Journal des Débats* attachaient à leurs viles apologies ministérielles la responsabilité personnelle qui n'a jamais manqué à aucune de nos agressions, mesurées ou non, il y a bien longtemps que le *Journal des Débats* serait sans écrivains, ou se serait dépouillé du franc-parler qu'il affecte, comme un privilège du grand âge de ses éditeurs."

J'ai voulu voir quel article des *Débats* avait pu provoquer chez Carrel un tel débordement de violence ; cet article était vif à la vérité, mais cependant étranger à toute personnalité, et renfermé dans les bornes d'une discussion permise ; or, je dois ajouter que j'ai vainement cherché la répartie qu'eût méritée, ce me semble l'article de Carrel. Le prudent rédacteur des *Débats* crut devoir briser là une controverse qui prenait semblable tournure.

Mais cette prudence n'est pas donnée à tout le monde, et avec de telles formes de discussion, vu l'importance qui s'attachait naturellement à toute attaque venant d'un homme aussi considéré que lui, Carrel trop habitué à refuser aux autres des libertés de parole dont il usait si largement, marchait dans une voie qui pou-

vait d'un jour à l'autre aboutir à quelque catastrophe. C'est ce qui arriva, et dans un moment où l'on pouvait espérer que les plus forts dangers de ce genre étaient passés, en quelque sorte à la fin de la bataille, lorsque l'ardeur des partis, aux prises depuis six ans, s'amortissait de plus en plus, et, pour comble de malheur, sur une question qui, à vrai dire, n'intéressait ni la personne de Carrel ni ses principes.

Un nouveau journal, *la Presse*, avait été fondé en 1836 avec des conditions de bon marché jusqu'alors inconnues ; le fondateur, M. Emile de Girardin, publia des prospectus où, suivant l'usage, il présentait son journal comme infiniment préférable aux autres. Un journaliste appartenant alors à la rédaction du *Bon Sens*, et qui depuis devint un des amis de M. de Girardin et un des rédacteurs de *la Presse*, crut devoir publier contre M. de Girardin et son entreprise une série de feuilletons renfermant des personnalités fort injurieuses. Le fondateur de *la Presse* intenta au gérant du *Bon Sens* un procès en diffamation.

Carrel, après avoir d'abord refusé d'intervenir dans une querelle de cette nature, cédant aux sollicitations des rédacteurs du *Bon Sens*, publia dans le *National* une note assez brève, dans laquelle, après avoir exprimé son mépris pour les prospectus de M. de Girardin, il blâmait sévèrement ce dernier de recourir aux tribunaux pour se défendre de critiques dirigées contre son entreprise. M. de Girardin répondit le lendemain dans *la Presse* en ces termes :

" Le reproche du *National* manque de loyauté attribuée au contraire à M. Carrel. Assurément ce reproche serait mérité si le *Bon Sens* s'en fût tenu à l'examen critique et sévère de la base économique sur laquelle *la Presse* est établie ; mais il n'en a pas été ainsi : les accusations les plus odieuses et les plus personnelles ont été accumulées contre M. de Girardin."

Répondant ensuite en bloc aux attaques dirigées contre sa personne par plusieurs journaux, M. de Girardin les menaçait d'user contre eux de moyens semblables, et terminait par une allusion applicable, non point à Carrel, mais à un de ses amis, à un autre rédacteur du *National*, alors en état de faillite comme chef de je ne sais quelle entreprise industrielle.

Tel est le résumé exact des faits qui portèrent Carrel à remettre encore une fois sa vie aux chances d'un duel. Aussitôt après la lecture de l'article de *la Presse*, il se rendit chez M. de Girardin, accompagné de ce même ami, peut-être aussi engagé que lui dans la question. Je n'entrerai pas ici dans le détail de la discussion particulière qui suivit, et dont les termes sont diversement rapportés. Toujours est-il que l'affaire paraissait s'arranger à l'amiable au moyen d'une note explicative que devaient publier les deux journaux ; seulement M. de Girardin désirait que la publication de cette note fût simultanée, tandis que Carrel voulait qu'elle fût d'abord publiée dans *la Presse* et répétée ensuite dans *le National*. C'est sur ce léger différend que Carrel, n'ayant pu obtenir la concession qu'il exigeait, se leva et rompit la conférence en disant : " Je suis l'offensé, je choisis le pistolet."

Le duel eut lieu le lendemain, 22 juillet 1836, dans la matinée, au bois de Vincennes. Les deux adversaires, marchant l'un sur l'autre, tirèrent presque en même temps et tombèrent tous deux blessés. M. de Girardin à la cuisse et Carrel à l'aîne. Le premier soin de Carrel, toujours aussi bienveillant après le combat que prompt à l'offense, fut de s'informer si son adversaire souffrait beaucoup ; mais à la première inspection des médecins sa blessure à lui fut jugée bien plus grave. On le transporta au village de Saint-Mandé, dans la maison d'un de ses anciens camarades

de l'École militaire, et c'est là qu'après deux jours de cruelles souffrances, après un délire étrange et éloquent, une agonie de poète et de soldat, dont on peut lire l'émouvant récit dans le *National* du 26 juillet 1836 ; c'est là, dis-je, chez un ami, dont le souvenir perdu reparaissait aussi au moment suprême comme un souvenir de jeunesse, que Carrel expira le 24 juillet, à cinq heures du matin, dans toute la force du talent et de l'âge, car il n'avait que trente-six ans.

Cette mort si prématurée, si imprévue, fut un véritable deuil public ; les journaux de toutes les opinions se réunirent dans l'expression des mêmes sentiments. Des funérailles aussi imposantes par le concours immense que par la qualité et la douleur sincère des assistants témoignèrent des regrets de la France, et le modeste cimetière de Saint-Mandé acquit un renom historique en recevant parmi ses tombes obscures cette tombe illustre. Elle est signalée à l'attention du visiteur par une statue de bronze, due au ciseau du sculpteur David (d'Angers), qui représente Carrel debout, le bras droit étendu en avant, la tête légèrement renversée en arrière, dans la fière attitude qu'il avait lorsqu'il évoqua devant la chambre des Pairs l'ombre du maréchal Ney.

L'espace me manque pour essayer de formuler en terminant un jugement général sur cette belle intelligence qui n'a pu d'ailleurs donner toute sa mesure. Au milieu des modifications que le temps et les événements produisent dans le champ des controverses, dans l'ordre des batailles d'opinion, et dans les dispositions des combattants, nul ne peut dire quelle marche aurait été suivie, quelle influence aurait été reçue et exercée par un homme dont

les deux plus essentielles, les deux plus précieuses qualités, celles qui suffisent bien au delà à racheter quelques défauts, étaient, avant tout, le plus pur désintéressement et la plus entière bonne foi.

On assure que, dans les derniers temps de sa vie, Carrel, lassé de lutter stérilement et jour par jour contre de petits faits plus puissants que lui, songeait à revenir aux grands travaux historiques, et se préparait à écrire l'histoire de Napoléon. Un tel ouvrage écrit par un tel homme eût été à coup sûr un ouvrage hors ligne.

D'un autre côté, la tribune le tentait ; il avait déjà essayé en vain de s'en ouvrir l'accès, mais il ne pouvait manquer d'y arriver, et là se présentait encore pour lui une carrière nouvelle, où il eût sans doute élargi sa sphère d'action et complété sa destinée.

En somme la vie de Carrel ressemble à un de ces monuments inachevés dont les beautés fragmentaires ne servent qu'à rendre plus vif le regret de ne pouvoir contempler le monument tout entier.

Comme homme privé, l'illustre rédacteur en chef du *National* était, au dire de ses amis, un être admirable de bonté, de générosité et de dévouement. Autant sa plume de journaliste était parfois acerbe et sa fierté d'homme public chatouilleuse, autant son commerce intime était facile, agréable, plein d'indulgence et d'abandon. A une austérité toute romaine en matière d'argent ou d'intrigues, il joignait la grâce, l'urbanité simple et élégante d'un gentilhomme français du vieux temps.

M. LOMÉNIE.

LE BON VIEUX LIVRE D'AUTREFOIS.

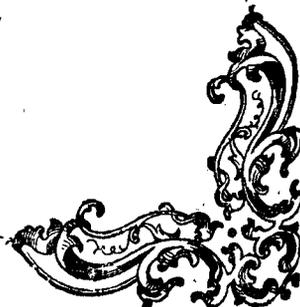


ADIS sous les toits de feuillée
Des qu'au soir la lampe avait lui
Un livre charma la veillée
Qui valait bien ceux d'aujourd'hui
Car il disait que sur la terre
Qu'un beau jour Dieu vint animer,
Nous descendons du même père,
Et qu'en famille il faut s'aimer ;
Oui, voilà pour exemple à suivre
Par les bergers et par les rois,
Ce qu'enseignait le bon vieux livre,
Le bon vieux livre d'autrefois.

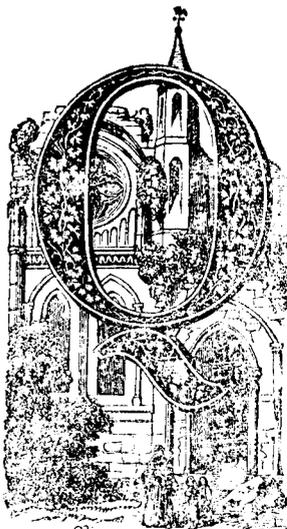
Il n'exaltait pas la richesse,
Le vice au langage effronté,
Ni des bandits hurlant sans cesse
Anathème et fatalité :
Mais il disait de préférence,
Le travail dorant l'avenir ;

La vertu près de la puissance,
Le pardon près du repentir !
Oui, voilà pour exemple à suivre
Par les bergers et par les rois,
Ce qu'enseignait le bon vieux livre.
Le bon vieux livre d'autrefois.

Enfin, aux gens qui s'en éplorent,
Il n'offrait rien de ces amours,
Criant les feux dont ils s'adorent,
Comme deux loups ou deux vautours.
Mais il disait les chastes flammes,
Du temps de ces peuples pasteurs,
Où l'hymen enchaînait les âmes,
Où le devoir liait les cœurs.
Oui, voilà pour exemple à suivre
Par les bergers et par les rois,
Ce qu'enseignait le bon vieux livre,
Le bon vieux livre d'autrefois.



LA MEUNIÈRE DU MOULIN A EAU.



I.

QUAND j'étais jeune,—il y a un an, il a un siècle!—j'aimais les tableaux au pastel. J'y trouvais la poésie du matin, l'aube faite de rayons et de rosée, la fleur azurée de l'aurore, les fraîches et périssables couleurs du rêve et de l'impossible. Je m'attachais avec joie devant un Rosalba ou un La Tour, et je m'essayais à ce jeu charmant. Voyez :

Sur la lisière orientale de la Champagne, les chasseurs et les paysagistes ont quelquefois traversé la petite vallée de Ravenay, célèbre dans le voisinage par ses noisetiers et ses moulins à eau. C'est une nature un peu coquette, qui rappelle trop les paysages d'opéras comiques. Là, le versant de la colline n'est pas déchiré par des roches ou par des bancs de sable ; au sommet, une vieille tour ou un vieux château ne tombent pas en ruine ; rien de sauvage, rien de désert : la piété d'une anachorète ou la douleur d'une amante délaissée y serait mal placée ; car comment prier et se plaindre sans cesse au milieu d'une nature féconde, qui vous convie aux joies de la terre par le spectacle de la fleur et du fruit, des bouquets, des moissons et des vendanges ? Cette vallée de Ravenay est si bien bénie du ciel qu'on y chercherait en vain un arpent de terre stérile ; il n'est pas jusqu'aux chemins qui n'y produisent l'herbe la plus touffue et la plus odorante. Ainsi la douleur y serait toute dépaysée. Où aller pour pleurer quand tous les buissons vous jettent au passage des chansons et des parfums ? On aura beau faire pour rencontrer une image de mort : la vie est partout, même dans le cimetière, qui est encadré d'une haie fleurie et où il y a plus de pommiers que d'épithaphes. Mais, qu'ai-je dit ? la douleur est de tous les pays ; car la douleur entraîne avec elle ce monde de l'âme qui nous cache l'autre et qui est plus souvent le désert que la verte oasis.

Dans cette vallée de Ravenay, j'ai assisté de loin en loin au spectacle d'un amour qui m'a touché. Je veux le retracer ici tel que je l'ai vu dans la poésie de la jeunesse et de la campagne. Ne vous attendez pas à quelque scène dramatique ou passionnée. Je n'ai guère pour moi que l'attrait de la vérité.

En 1839, vers la fin du mois de mai, je passais, par la vallée de Ravenay, qui, déployait un luxe inouï ; les censeurs, les pommiers et les aubépines secouaient sur les marges vertes du chemin une neige odorante qui cachait les marguerites. J'allais lentement dans le riant cortège de la jeunesse et de la poésie, quand tout à coup l'amour se mit de la partie, en offrant à mes regards ravis une douce image que je vois encore dans mon cœur. J'écoutais depuis quelques minutes une voix agréable qui chantait cette vieille chanson de Quinault et de Lulli :

C'est l'amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en ces bois nuit et jour l'on entend.
Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.

J'écoutais avec charme, non pas pour la voix ni pour la chanson (il y en a de plus mauvaises), mais à cause du théâtre. Tout d'un coup, au dessous du chemin, j'entrevis une belle fille de dix-sept ans à peine et un âne assez indolent, qu'elle chassait devant elle avec un rameau de noisetier. A ma vue, elle se tut et rougit. Je m'arrêtai contre le tronc d'un pommier pour mieux la voir passer. C'est ici le lieu de vous faire son portrait, un simple portrait au pastel. Elle avait alors une petite figure tout enjouée et toute printanière, pleine de sourires et de roses. Quel éclat et quelle fraîcheur ! quelle innocence et quelle gaité ! des dents blanches comme du lait, des cheveux blonds, dont quelques touffes rebelles s'échappent du peigne et du petit bonnet ; pas la moindre parure : ni collier ni pendants d'oreilles, pas même une rose ni un bouquet de violettes au corsage ! Et quel joli corsage, pourtant ! Mais n'allons pas plus loin.

Sans trop m'en douter, je suivis l'âne et la belle fille dans le sentier du moulin, dont la chanson monotone retentissait dans toute la petite vallée. La jeune meunière tourna autour de l'étang, jeta le blé près d'une porte et chassa l'âne vers l'écurie, après quoi elle vint près de moi détourner les grandes herbes amassées devant la roue. Je voulais lui parler, mais je ne savais que lui dire. Elle semblait surprise de mon silence ; elle me regardait d'un air tout apprivoisé ; enfin elle s'éloigna avec une petite moue candide, en songeant sans doute que je n'avais pas grand esprit. Elle s'arrêta à la porte d'un petit jardin où il y avait plus de salades et de betteraves que de roses ou de jacinthes. Cette fois j'allai à elle la parole sur les lèvres. Je lui demandai quelques violettes de son jardin, sans oublier de vanter les roses de ses joues.

Elle me sourit en rougissant et s'agenouilla pour cueillir des violettes. En vérité, je me serais bien agenouillé moi-même pour cueillir avec mes lèvres les roses en question. A peine m'eut-elle offert les violettes, que sa mère l'appela d'une voix impatientée. Adieu, lui dis-je en respirant le bouquet. Elle s'en vola comme un oiseau. Je la suivis d'un regard presque amoureux. Elle descendit quatre à quatre l'escalier de l'étang ; elle arriva tout essouffée au seuil de la maison. Au même instant je vis apparaître à la porte un beau dragon, qui se pencha pour l'embrasser, tout en relevant ses moustaches. Tout dragon qu'il était, il avait des façons tendres et galantes.

—Mon cousin, dit-elle avec un air de surprise, est-ce que vous n'êtes plus soldat ?

—Toujours, dit-il ; tu ne vois donc pas mes insignes de brigadier ? toujours soldat, pour servir le pays et la cousine.

Ils entrèrent dans la maison. Je n'avais plus rien à voir ni rien à entendre ; je m'éloignai, tout en songeant que le cœur de la jolie meunière allait sans doute prendre aussi du service. Et tout en respirant son bouquet :

—Ce parfum-là, dis-je ; c'est sa candeur qui s'envole.

II.

Sur la fin de juillet, comme j'étais retourné à Ravenay, je n'oubliais pas la jolie meunière. Je pris un certain détour pour passer au moulin. L'étang était presque à sec, le moulin ne tournait pas ; mais, sur les bords de l'étang, les gens de la maison fanaient du foin. Je me mis à l'ombre dans une touffe d'oseraie, en spectateur invisible. Je reconnus bientôt Henriette et non loin d'elle son cousin le dragon, qui avait mis de côté l'uniforme et les insignés de brigadier, Henriette était rêveuse ; elle retournait ses fourchées d'herbe avec une nonchalance amoureuse qui faisait sourire son cousin, mais qui faisait damner sa mère.

—Alerte ! disait la vieille meunière, allons bon train !

Mais l'amour seul allait bon train ; ce n'étaient qu'œillades passionnées, jolis propos saisis au vol, espérances, souvenirs, que sais-je ? cela ne me regardait pas. Je m'étais assis sur le bord de l'étang, dans la sérénité d'un pêcheur à la ligne ; je regardais les amans à la dérobée, tout charmé de ce spectacle agreste qui ne me coûtait rien. Enfin, tant bien que mal, les faneurs retournèrent jusqu'au dernier brin d'herbe.

—Pour notre peine, ma tante, dit le dragon en se voyant au bout du pré, nous allons goûter dans l'île ; n'est-ce pas Henriette ?

—Oui, oui, dit Henriette étourdiement.

—C'est bel et bon, dit la meunière, mais nous n'avons guère de temps : il faut traire, battre le beurre, cueillir des fèves et faire le levain. On ne va dans l'île que le dimanche.

—Ma tante, reprit le dragon, j'irai cueillir des fèves, je ferai le levain, mais, pour l'amour de Dieu, accordez-nous un petit quart d'heure, le temps de manger en bon chrétien notre fromage à la pie ; voyez la barque est là qui nous attend.

Le dragon chanta entre ses dents :

L'amour est le plus sage
De tous les matelots :
Avec lui le passage
Est si doux sur les flots !

La tante plutôt que la mère avait souri, un sourire légèrement attristé, un sourire qui me toucha au cœur.

—Que voulez-vous ? dit-elle à la servante il faut bien gâter un peu ses enfans.

Le dragon et la cousine étaient près de l'étang : Henriette descendit d'un pied léger en mordant à belles dents un morceau de pain de méteil. Le dragon démarra d'un coup de pied ; il fit deux rames des sabots de sa cousine et mena la nacelle à bon port.

C'était une petite île presque découverte, où je voyais des touffes de roseaux d'ajoncs et de luzerne en graine, sous quelques saules de mauvaise venue. Ce n'était rien moins qu'un oasis, mais c'était une île,—et Dieu sait ce que vaut une île pour des amans.—La nacelle aborda sur un lit de roseaux.

—Déjà murmura Henriette.

Le dragon retroussa ses moustaches : comme il savait un peu la mythologie, il ne manqua pas de dire à sa cousine que, pour faire le voyage à l'île de Cithère, il ne fallait pas plus de temps.

—Ce n'est pas la peine reprit Henriette ; mais prenez donc le panier au fromage. Est-ce que vous n'avez pas faim ?

Le dragon voulut répondre par un baiser à l'abri du saule.

—Ecoutez, mon cousin, vous n'êtes pas raisonnable, voilà quatre jours que vous ne me parlez plus de mariage.

Enfant ! le baiser que je vais te donner est le meilleur des contrats de mariage.

—Voyons, asseyons-nous là, paisiblement, monsieur. Vous ne savez pas, j'ai rêvé qu'on faisait la guerre, vous étiez parti, j'étais toute seule au moulin. Ah ! comme j'ai pleuré !

—Vous êtes une folle ; est-ce qu'on fait la guerre aujourd'hui, si ce n'est à vos appas ?

—Vous prenez tout en riant, mon cousin.

—Oui je prends tout en riant (et il eut l'air de poursuivre en lui-même : le temps comme il vient, les femmes comme elles sont). Dormez en paix : dans trois semaines je ne dirai plus *ma petite cousine* : je dirai *ma petite femme*. Nous serons heureux comme à la fin des contes de fées.

Henriette rougit en silence.

C'était un charmant tableau digne de Boucher ou de Fragonard, que la vue de ce beau soldat et de cette jolie meunière goûtant assis sur l'herbe, un beau soir de juillet, dans une île de vingt pieds de long, sous un doux rayon de soleil couchant, mais surtout sous un doux rayon d'amour. "O Seigneur Dieu ! dis-je en m'éloignant, faites que nous n'ayons pas la guerre !"

III.

Vers la fin de janvier, en revenant à Paris, je repassai encore par la vallée de Ravenay. Dès que j'entrevis la cheminée du moulin au travers des arbres dépouillés, je pris un petit sentier fuyant par la prairie, j'allai droit à l'étang. Grâce au dernier dégel et aux grandes pluies de l'avant veille, l'étang débordait partout ; le moulin était noyé, comme on dit il ne pouvait tourner, le ciel était triste à mourir, il neigeait un peu, par intervalles le vent gémissait dans les saules. Je fus tout d'un coup saisi d'une mélancolie amère ; je secouai mon manteau comme pour rejeter les flocons de neige et le frisson de la mort. En vain je cherchai le petit jardin où Henriette m'avait cueilli des violettes, l'île des saules où quelques mois avant elle était si souriante et si rêveuse avec son amant ; je ne vis plus que les branches nues des saules. Près de la vanne, je découvris bientôt les débris de la jolie nacelle où j'avais vu ramer le dragon avec les sabots de sa belle cousine. "Quoi ! me disais-je, l'hiver est-il donc si terrible ici ? l'hiver a passé partout, il n'a fait grâce à rien, plus un seul souvenir souriant de ces fraîches amours !"

Et comme je levais les yeux au ciel, je vis la fumée qui fuyait en blonds nuages de la cheminée rouge du moulin. Je ne pus m'empêcher de passer devant la porte. "Qui sait ? disais-je, je les verrai peut-être, le cousin et la cousine, se chauffant au coin d'un bon feu, le cousin racontant de gaillardes histoires du régiment, la cousine l'écoutant tout en épluchant sa soupe, ou tout en filant son lin. C'est un dernier tableau qu'il faut voir. Je prends trop de joie au bonheur de ces deux amans pour n'en pas être témoin, ne fut-ce que par la fenêtre.

Je descendis ; la porte était fermée. Je l'ouvris à tout hasard en demandant mon chemin. Je vis au coin du feu la bonne vieille meunière qui pleurait toute seule. Je m'approchai d'elle avec sollicitude.

—Qu'avez-vous, ma pauvre femme ?

—Hélas ! monsieur, me dit-elle, vous ne pouvez pas comprendre mon malheur : on a enterré ma fille avant-hier.

—Enterrée ! dis-je tout saisi d'effroi et de douleur.

—Oui, monsieur, un vertige, un égarement, un désespoir. . . Elle n'a voulu me rien dire. J'ai trouvé sur elle une lettre de son cousin. Tenez, monsieur, si j'osais, je vous prierais de me relire cette triste lettre, qui a été son vrai coup de mort.

La pauvre mère prit dans son sein un lambeau chiffonné, où je lus à grand'peine cette épître.

Strasbourg, ce 10 janvier.

“Ma belle petite cousine,

“Je n'ai rien de plus pressé que de t'écrire à mon retour au régiment, où mes camarades m'ont reçu à bras ouverts et à bouteilles pleines, depuis trois jours. On parle beaucoup de bruits de guerre. En avant les braves ! Nous allons bien nous amuser ; les belles filles de Munich ne sont pas faites pour les Prussiens. On pourrait bien faire de moi un maréchal-des-logis. Le pays avant tout. Comme nos adieux ont été déchirants ! que de larmes ! Si je ne m'étais mis à fumer, je pleurerais encore. Mais l'amour passe avec le temps. Prends ton mal avec patience ; un de ces soirs, quand nous aurons dit notre façon de penser à ces cosaques d'anglais, j'irai t'épouser là bas tambour battant, le cœur sur la main, avec lequel je suis ton cousin.

“FERDINAND.”

“P. S. En attendant, tu devrais bien m'avancer quelque chose sur ta dot, une douzaine d'écus, plus ou moins. Ne cherche pas ta bourse que tu cachais dans le mur du moulin ; je l'ai emportée comme un touchant souvenir de toi, avec lequel je bois à la tienne.”

—Vous comprenez, n'est-ce pas ? me dit la mère en sanglotant, vous comprenez pourquoi ma pauvre fille est morte.

Je quittai le pays en songeant à cette destinée fatale qui joue toujours à un si triste jeu, à cette beauté perdue dans l'épanouissement, à cet amour amer comme la mort, cet amour que j'avais entrevu dans le sourire du matin. “Après tout, le poète persan a raison, me disais-je en me retournant pour la dernière fois vers le moulin : Bienheureux, bienheureux ceux qui s'éveillent, après le plus doux rêve de l'amour, sur le sein glacial de la mort !”

ARSENE HOUSSAYE.

DU HAVRE A NEW-YORK.

ANECDOTE TRANSATLANTIQUE.



Le samedi 7 du mois dernier, à trois heures de l'après midi, j'étais, avec une foule immense, sur les quais du Havre, le paquebot transatlantique l'*Union*, de la compagnie de Héroult et de Handel, arrivait avec une centaine de passagers de son premier voyage à New-York, accompli en treize jours et demi pour l'al-

ler, et en treize jours une heure pour le retour. Total, deux mille trois ou quatre cents lieues entre le ciel et l'eau, sans une minute d'arrêt.

—Voilà une des plus belles conquêtes de la France ! me dit un ami qui avait fait cette traversée par plaisir, et qui en revenait plus fier que d'Austerlitz ou de Marengo. Devancés par les deux mondes sur les chemins de fer, nous venons de les dépasser sur l'Océan, et tous les paquebots anglais vont en éclater de rage. Un seul avait exécuté ce tour de force, et n'avait pas osé le recommencer, il avait fallu vingt-deux journées au *Gomer* pour achever un pareil trajet, et le *Washington* lui-même, cet ogre d'Amérique, avec ses roues de sept lieues, ne s'était rendu qu'en quatorze jours de New-York à Southampton. Aussi le capitaine de l'*Union*, a-t-il été fêté comme un vainqueur et comme un frère aux Etats-Unis. Les américains, ces arbitres de l'art nautique, ont baissé pavillon devant la supériorité de la frégate française. Ils ont surtout admiré en elle, outre la grâce et la

hardiesse de sa forme, son aplomb invariable sur l'eau, où elle n'enfonçait que de quinze pieds à vide, et de dix-sept pieds avec chargement ; ce qui permet à sa machine et à ses roues de fonctionner toujours avec la même force et la même sûreté. L'imperturbable levier ne s'est pas ralenti d'une seconde pendant la traversée, pas même à l'instant où il a broyé comme une noix la tête d'un imprudent machiniste.

Tandis que mon ami, me racontait ces terribles merveilles, j'examinais les passagers qui débarquaient par groupes : hommes et femmes, vieillards et enfants, riches et pauvres, braves et poltrons caractères, passions et destinées de toute sorte, qui venaient de fermenter comme une lave dans ce voléau mobile, et que le vent du sort, du caprice ou de l'ambition avait poussés d'un monde à l'autre à travers l'Océan. Chaque famille semblait un roman personnifié ; chaque visage annonçait un drame mystérieux.

—Vous savez, dis-je à mon touriste, que je suis amoureux des anecdotes, fou des aventures, et fanatique des indiscrétions. A bord comme à terre, à New-York comme à Paris, dans les paquebots comme dans les palais ou les chaumières, la vie est une lanterne magique de faits curieux, une galerie de portraits originaux, une tragédie à l'Héraclite, doublée d'une comédie à la Démocrite. Conte-moi donc quelque épisode de votre voyage, quelque bonne histoire transatlantique, dussiez-vous la broder un peu ou l'inventer plus ou moins. A beau... mentir qui vient d'Amérique.

—Je n'en aurai pas besoin, répondit le voyageur; la preuve que mon drame sera vrai, c'est qu'il sera invraisemblable; et cependant en voici les personnages.

Il me montra un petit vieillard français,—imberbe, chauve, bourgeonné, pétulant, indiscret, bavard, téméraire, sentant les coulisses, le fard, et même les sifflets d'une lieue, rappelant, à s'y méprendre, l'acteur Vernet dans le *Père de la débutante*;—puis un grand Espagnol solennel et empesé, coiffé en coup de vent, décoré de cinq ou six ordres, gonflé comme l'âne chargé de reliques, ne parlant que par monosyllabes, ne regardant que du coin de l'œil, observant chacun comme un ennemi dangereux, marchant avec précaution comme entre des précipices, un véritable mannequin diplomatique de l'ancien régime;—puis un superbe et charmant cavalier, type accompli de la fraîcheur et de l'élégance, de la politesse et du flegme britanniques;—puis enfin une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, vive, brune et piquante, de la physionomie la plus aimable et la plus distinguée, du plus gracieux embonpoint dans sa petite taille, et qui me frappa moins encore par ses traits méridionaux, que par sa ressemblance extraordinaire avec la reine de Portugal....

—N'est-ce pas que c'est frappant? me dit tout bas mon ami, qui devina ma pensée et me signifia gravement de la taire.

—Ah ça, repris-je, interdit, est-ce donc en effet la reine dona Maria qui voyage incognito?

—Chut! fit encore le touriste; regardez bien ces quatre personnes, et prêtez-moi l'oreille.

—En allant comme en revenant, ces trois messieurs et cette jeune fille étaient mes compagnons de route. L'Espagnol et l'Anglais occupaient les premières places, avec les titres de comte Pedro de Vélarez, envoyé d'Espagne, et de sir Georges Lakensie, baronet. Le comédien de province et celle qu'il donnait pour sa fille étaient relégués modestement dans la seconde classe, sous les noms de M. Timothée et de Mlle. Maria Laurençon.

Tout le monde remarqua d'abord quelque chose de mystérieux dans ces deux personnages. Familier jusqu'à l'audace avec les plus altiers voyageurs, empruntant des cigares au baronet, frappant sur le ventre au grand d'Espagne, donnant le bras à tout l'état-major et tutoyant tout l'équipage, le père Timothée n'avait que des empresses d'adorateur, des petits soins de garde-malade, des genuflexions d'esclave pour les moindres caprices de sa fille, qu'il allait jusqu'à traiter parfois de *majesté*. Autant il se résignait gaiement lui-même aux privations de la seconde classe, autant il souffrait en secret d'y voir Maria, et enviait pour elle les salons et les boudoirs des premières places. Aussi trônait-elle du matin au soir en robe de soie, en bonnet de dentelle, en châle de cachemire,—tandis qu'il étalait sans vergogne les débris fanés et rapiécés de sa souquenouille de théâtre. Son grand bonheur était de voir les plus élégants passagers quitter la tente de l'arrière pour venir admirer, sur l'avant, les décentes perfections, la grâce irrésistible et l'esprit étincelant de Maria. Véritablement charmante, comme il faut au dernier point, femme du meilleur monde par le ton et les principes, elle semblait être alors la reine du paquebot; et son père, ivre de joie, s'abandonnait à la verve la plus bouffonne.

La plaisanterie par excellence du digne homme, était de jouer la comédie à l'improviste, de réaliser, sous forme de surprises, au beau milieu de la vie réelle, les plus étranges fictions dramatiques; et son triomphe consistait à faire un moment d'illusion par le naturel de sa pantomime et de son débit. Il s'approchoit d'une

mère avec trois grands saluts et lui demandait sa fille en mariage. Il se jetait à deux genoux devant une coquette, et lui lançait la plus folle déclaration. Il affrontait d'une voix terrible et provoquait en duel les officiers; il arrêtait un joueur de whist et le confondait en criant: au voleur! il offrait insolemment les remèdes de Diafoirus à un voyageur pris du mal de mer, etc., etc., le tout avec les plus belles tirades du *Misanthrope*, de la *Demoiselle à marier*, d'*Antoni*, de l'*Auberge des Adrets*, de *Pourceaugnac*. Et quand l'interlocuteur avait la bonhomie ou la distraction de tomber dans le piège, le père Laurençon s'écriait avec un énorme éclat de rire:—Hein! Quel coup de théâtre! Comme c'est joué et déclamé! Comme c'est nature! Et dire qu'avec un talent pareil, je suis sifflé depuis trente ans dans les quatre parties du monde!

—Heureusement, voilà mon vengeur, ajoutait-il en montrant sa fille avec orgueil. Les sénateurs américains la traineront dans sa voiture, comme Fanny Esler, quand ils l'entendront chanter la *Favorite*.., et quand elle aura une voiture!..

Maria se rendait en effet à New-York, à titre de cantatrice; telle était du moins l'apparence de son voyage; mais on soupçonna bientôt une tout autre réalité..

Le matin du départ, un inconnu, qui semblait un haut personnage, avait remis au capitaine de l'*Union* une lettre cachetée, le priant de l'ouvrir en mer, quelques jours après.

Le capitaine l'ouvrit le quatrième jour, et y trouva ces mots: "*La reine de Portugal a quitté secrètement Lisbonne, et va s'embarquer en France pour l'Amérique. Si elle était à votre bord, monsieur, veuillez l'entourer, sans rompre son incognito, des égards que mérite sa position. Signé: Un ami de Sa Majesté, qui vous récompensera un jour. P. S. Voici le signalement de la reine et de la personne qui l'accompagne.*"

Et les deux portraits indiquaient, à n'en pas douter, M. et Mlle Laurençon!

C'était le cas de s'écrier, comme le bonhomme: "Hein! quel coup de théâtre!!!"

Le capitaine, esprit sage et fin, douta cependant, et consulta M de Vélarez, qui avait vu deux fois dona Maria.

Se souvenant du mot de *Majesté*, balbutié par Laurençon, et déjà frappé de la ressemblance remarquée par tous ceux qui connaissaient les portraits de la reine de Portugal, le comte Pedro faillit s'évanouir, malgré son aplomb traditionnel, et déclara que Mlle Laurençon était positivement dona Maria!!

Simple envoyé d'Espagne en Amérique, il se vit aussitôt maître des destins de la péninsule, restaurant un trône, calmant une révolution, rétablissant l'équilibre européen, s'élevant à la hauteur des Richelieu, des Pombal et des Talleyrand. La profession, l'humilité et les saillies du soi-disant acteur n'étaient qu'une comédie admirablement jouée pour déguiser la reine fugitive. Tout venait d'ailleurs confirmer la lettre anonyme, et les sanglantes émeutes de Lisbonne, et la guerre civile, et l'intervention étrangère.. et l'inconcevable distinction de la fausse cantatrice, et les respects inouis de son prétendu père et jusqu'à ce nom de Maria, conservé par oubli, par dignité, ou par crainte de confusion. Bref, M. Vélarez se chargea du rôle qu'hésitait à jouer le capitaine, et prit tout sous sa responsabilité, pour n'avoir à partager le succès avec personne. Honorer la reine *incognito* jusqu'à New-York, et là lui enlever le masque et la rendre au Portugal, tel était son plan chevaleresque et infailible.

Le lendemain, Mlle Maria et le père Timothée passaient, sous un prétexte adroit, des humbles cabines de l'avant aux chambres

luxueuses de l'arrière, et recevaient du capitaine, des employés, des domestiques, mais particulièrement du comte, les honneurs et les soins les plus inexplicables. . . ., le tout aux frais et dépens de M. de Vélarez, qui ne pouvait mieux démontrer sa conviction.

Tout le monde se demanda ce que signifiait ce mystère, et personne n'en sembla plus étonné que la cantatrice elle-même. Son père seul, autre mystère, accepta naturellement sa nouvelle position, la laissant dormir sur la soie et manger dans l'argent, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et restant lui-même au dernier réduit des secondes, malgré toutes les instances du grand d'Espagne ; de sorte que ce fut celui-ci qui s'écria à son tour :—Comme c'est joué ! comme c'est nature !

Chaque jour, une main invisible élevait plus haut la pauvre artiste de la veille. . . C'était le plus riche boudoir qui lui était offert, la place d'honneur à table, les meubles exceptionnels, les friandises privilégiées, des bouquets le matin et des sérénades le soir. . . Et à ses étonnements naïfs, à ses réclamations modestes, à ses remerciements confus, on répondait par des sourires discrets et profonds, par de nouveaux services et par de nouvelles douceurs. Le navire où elle avait débuté si humblement, était devenu pour elle un palais enchanté, où mille fées prévenaient ses désirs, comme dans le conte de *la Belle et la Bête*. . . On la couronnait des roses de la royauté, sans lui en faire sentir les épines.

—Hélas ! elle ne les a que trop senties déjà ! soupirait le comte dans sa cravate, d'un air capable et pénétré. . . .

Un seul jour il trembla pour sa grande entreprise, en voyant ses hommages accueillis par Timothée d'un invincible éclat de rire. . .

Il était aussi très-géné par sir George Lakensie, dont l'œil fixe et impassible dévorait Maria, aux premières comme aux secondes places, et qui opposait une jalousie ombrageuse à des assiduités fort suspectes pour lui.

Le baronnet remarquait toutefois avec une admiration croissante, que l'élévation de l'artiste ne faisait qu'ajouter à ses mérites et à ses grâces ; comme les diamants du premier titre, plus elle jetait d'éclat, plus elle était sans tache ; aussi tous les passagers étaient-ils, comme son père, à genoux devant cette idole de perfection.

—Vive le malheur pour former les reines ! pensait M. de Vélarez ; au lieu d'une Catherine de Médicis, je vais rendre au Portugal une Blanche de Castille !

Enfin l'*Union* fut devant New-York, et le comte se dit :

—Voici le moment !

Il court vers Maria, tombe en trois temps à ses pieds et s'écrie :

—Majesté, je sais tout ! Laissez-moi vous sauver et vous replacer sur le trône de Portugal !

L'artiste, abasourdie, hésita entre la stupéfaction, la frayeur et l'hilarité. . . . Enfin ce dernier mouvement l'emporta. . . ., et elle poussa un éclat de rire qui attira tous les voyageurs. . . .

On crut l'Espagnol amoureux ou fou, et vous voyez d'ici l'effet de cette scène. . . .

—Comme c'est joué ! quel dénouement ! s'exclama Laurençon, enthousiasmé, avec un hennissement qui fit trembler le paquebot.

4G

Puis, tombant à son tour aux pieds du comte, et parodiant une tirade du *Faux Démétrius* :

—Pardonnez à un père idolâtre ! Le Portugal est le cadet de mes soucis. . . Ma fille est née comme moi à Carcassonne. . . et va chanter des cavatines à New-York. Elle n'a jamais régné. . . que dans mon cœur et au théâtre. Je lui ai donné une éducation de reine, c'est vrai ; et comme elle en a les vertus. . . et la tournure. . . comme on me rabâche partout sa ressemblance avec dona Maria, je l'ai fait passer pour cette reinette intéressante et persécutée, au moyen d'une lettre, "que dans vos propres mains on est venu remettre. . ." et au moyen de quelques *majesté* lancés à propos. . ., sans les moindres intentions politiques et usurpatrices ; mais à seule fin de lui procurer une traversée agréable, en l'élevant des secondes loges aux premières, qui étaient au-dessus de mes moyens physiques. . . Mille francs au lieu de trois cent trente ; excusez du peu ! Notez que je serais mort à la peine de voir pâtir cet ange sur l'avant, avec des cuisinières et malotrus de mon espèce. Vous comprenez, messieurs, un sentiment de bon père. . . une idée de vieux comédien. . . Chacun son état. . . Et quand on a tant de pièces dans la tête. . ., on continue de les jouer malgré soi. . . Ceci est de l'*Héraclius* et du *César de Bazan* première qualité ! Inutile de dire que Maria n'en a rien su, et qu'elle est innocente comme l'enfant changé en nourrice ! Voyez plutôt sa rougeur et sa confusion. . . Ce n'est pas sa faute si elle a été notre reine à tous par sa supériorité. Bref, monsieur le comte, je vous témoignerai ma reconnaissance par une loge d'avant-scène au début de ma fille, et par une tabatière enrichie de diamants. . . dès que je serai moi-même enrichi d'écus. . . En attendant, pardonnez encore une fois à un père idolâtre et désintéressé, car il est resté modestement à sa place, vous l'avez tous vu. . . Et convenez que, pour une *queue rouge* de province, cela est admirablement joué !

Tous les juges rirent. . . et furent désarmés, excepté le comte Pedro. . . Mystifié dans son amour-propre et dans son ambition, il réclama ses dépenses au comédien, et il allait le faire arrêter, si M. Georges ne se fut déclaré caution.

—A quel titre ? demanda l'Espagnol étonné. . .

—A titre de gendre, répartit le baronnet, si M. Laurençon veut m'accorder Mlle Maria.

—Quel coup de théâtre ! s'écria le digne homme, en soutenant d'une main sa fille évanouie de joie, tandis qu'il pressait de l'autre celle du chevaleresque Anglais. . .

—Et au lieu de chanter l'opéra à New-York conclut mon ami, la charmante artiste revient se marier en France avec M. Lakensie. . . Jugez combien ce retour a été gai pour nous tous, excepté encore pour le comte de Pedro !

Vous voyez qu'il ne manque rien à mon histoire, pas même une morale, et deux si vous voulez : 1o. les perles sont bonnes à recueillir partout où elles se trouvent ; 2o. la majesté ne fait pas plus la royauté que la royauté ne fait la majesté. . .

Comme il achevait ces mots, nous entendîmes le vieux comédien s'écrier encore :—Parfaitement joué !

—C'est ce que j'allais vous dire, mon cher ! répondis-je en souriant au voyageur.

C. DE CHATOUVILLE.

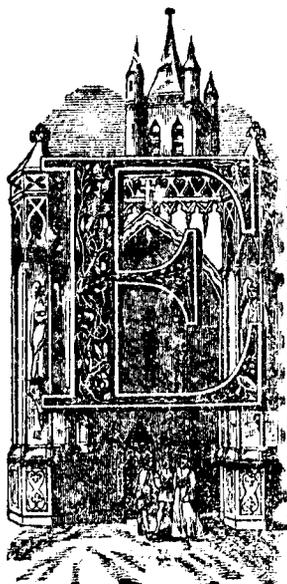
LECTURE PUBLIQUE,

Sur la position de la femme en Canada, l'influence qu'elle doit exercer sur la famille, dans la société et à l'étranger ; sa destinée est liée à celle du pays. Moyens de rendre la femme ce qu'elle doit être.

DONNÉE DANS LA SALLE DE LECTURE DE L'INSTITUT CANADIEN,

A LA REQUISITION SPECIALE DE L'INSTITUT,

VENDREDI, LE 17 DECEMBRE 1847, PAR LE JUGE C. MONDELET.



MESDAMES ET MESSIEURS,

En répondant à l'invitation dont on m'a honoré, je m'estime heureux de pouvoir prendre part à la joie qu'éprouvent tous les amis de l'Institut, réunis pour commémorer l'anniversaire de la fondation de leur société. L'Institut Canadien ne compte que trois années d'existence: il ne devrait donc être tout au plus que dans son enfance; cependant, il a tellement grandi, que sa transition à l'adolescence, a été, pour ainsi dire, inaperçue, et assurément, si nous en jugeons par le passé, et que la vigueur qui l'anime, doive être la mesure des forces qu'il acquerra, s'il augmente en activité, et ne s'arrête point en chemin, il arrivera au terme de sa course plus tôt, et avec plus d'honneur et de gloire, qu'on ne le voit ordinairement en pareil cas.

S'il était un moyen de rendre agréable et facile, la route dans laquelle vous marchez si bien, Messieurs de l'Institut, c'était de répandre parmi notre population, le goût des jouissances intellectuelles, par des soirées littéraires. Ces réunions ont des attraites auxquels on ne peut se méprendre; vives mais douces, élevées mais calmes, entraînantes mais délicieuses, ces jouissances sont bien différentes de celles, qui bruyantes et passagères, ne laissent souvent après elles, que des traces sillonnées par les larmes, ou par l'épuisement. Il n'y a ici, ni jalousies, ni susceptibilités, ni sottises et aristocratiques prétensions; la raison n'est pas bridée, pour la mieux attacher au char de la folie; les exigences ridicules de la mode sont méconnues; l'homme ne troque pas sa dignité pour le misérable salut de protection d'un sot grand, et souvent d'un grand sot, et si l'on aperçoit ici l'ambition, c'est lorsqu'elle s'annonce précédée du noble désir de marcher sous le drapeau qui porte les belles dévisees "*Altius tendimus*" "Travail et concorde." Aussi, rien de mieux pour les jeunes gens, rien de mieux pour les jeunes filles, rien de mieux pour les pères et mères, rien de mieux pour nous tous, que ces soirées littéraires. Honneur donc, à ceux à qui en est due l'heureuse idée! Secondons les de toutes nos forces, c'est notre devoir, c'est notre intérêt.

Le sujet dont nous allons nous occuper, est des plus intéressants sans pour les aimables personnes qui m'honorent de leur présence; il ne l'est pas moins pour ceux qui, comme moi, sont liés étroitement, et par tout ce qu'il y a de plus cher, à ce sexe qui fait le charme, comme il est le soutien de l'homme; il touche aussi, de bien près, ceux qui, par leur position ou par une résistance opiniâtre, ont jusqu'à présent réussi à se soustraire à l'influence si puissante, si entraînant, presque toujours irrésistible de celles à qui il a été donné d'enchaîner si facilement le Roi de la nature, comme on veut bien l'appeler. Aussi, je l'avoue sans déguisement, j'ai senti toute mon infériorité, lorsque j'ai eu l'idée, je ne dirai pas, de traiter, mais même d'ébaucher un sujet d'une aussi exquise délicatesse; et rien, non, rien moins que la profonde conviction où je suis, de la nécessité de ne plus différer d'en dire quelques mots, a pu me déterminer à entreprendre une œuvre qui est si fort au-dessus de ma portée puisqu'il s'agit de la position de la femme en Canada, de l'influence qu'elle doit exercer sur la famille, dans la société, et à l'étranger; et qu'après avoir entrevu que sa destinée est liée à celle du pays, nous considérerons quels sont les moyens de rendre la femme ce qu'elle doit être. Agréez donc, Mesdames et Messieurs, agréez l'assurance de mon dévouement et de ma sincérité, tenez-moi compte de mes bonnes intentions, et soyez indulgens à mon égard.

En Canada, la femme naît avec une constitution physique bien adaptée aux besoins et aux épreuves auxquels, sous un climat comme le nôtre, elle est ordinairement assujéti. Remplie d'activité, de vivacité, de santé et de gaieté par conséquent, la canadienne est douée d'un moral qui cadre admirablement avec cette heureuse organisation. Intelligente, ardente, généreuse par nature, et impressionnable à un haut degré, elle est passible de grandes vertus, et disons-le, elle n'échapperait pas facilement au danger de certains désordres, si son éducation n'était pas bien dirigée. Son enfance est guidée, soutenue par sa mère qui l'a presque exclusivement sous ses soins, jusqu'à ce que le tems de commencer un cours suivi d'éducation, soit arrivé. Laissant pour quelque années, le toit paternel, elle passe presque toujours, des bras d'une tendre mère, au régime tout différent du couvent, où les vertus, le bon exemple et la science des institutrices et de celles qui dirigent si bien la jeunesse, remplacent les premiers soins, et la sollicitude maternelle. L'éducation de l'école terminée la jeune fille rentre chez ses parents, ou demeure au pensionnat, pour ensuite passer au noviciat et se qualifier à remplir les devoirs les plus importants qui se rattachent à la mission la plus élevée comme la plus honorable à laquelle il soit donné à la femme, d'être appelée, celle de cultiver, diriger et former le cœur et l'esprit de ses semblables. La jeune fille, de retour chez ses parents,

continue son éducation, par la plus importante des méthodes, je veux dire, l'acquisition de l'expérience au ménage et dans tout le reste. Durant ce nouveau cours, il en est un grand nombre qui comprenant ce qu'elles se doivent à elles-mêmes et à leur famille, et par-dessus tout à leur pays, ne se hâtent pas de s'épuiser en se livrant aux plaisirs, sans raison ; d'autres suivent une route contraire, et s'en repentent plus tard.

La jeune fille grandie, va bientôt avoir d'autres soins. Je me flatte qu'on me tiendra compte de mes motifs et de mes bonnes intentions. Je suis canadien, ma famille est canadienne, nous le sommes tous de cœur et de volonté ; je rougirais donc d'être faible, et je le serais, si je ne disais pas la vérité, lorsqu'il importe de la dire, dans l'intérêt de mes belles et aimables compatriotes. En Canada, Mesdames, les mères s'empressent trop de former des établissements pour leurs filles. Il semblerait que c'est une affaire qui exclut toutes les autres. La fille sous ce rapport n'est pas en arrière, et il n'arrive que trop fréquemment qu'on sacrifie l'éducation à ces établissements prématurés, et qu'on efface ainsi, bien légèrement, de l'histoire de la vie de la femme, la partie la plus glorieuse, la plus aimable, celle que tous voient avec tant de complaisance, je veux dire, tout ce qui rattache à la jeune fille grandie, et qu'on détruit tout le prestige et le charme qui en sont inséparables. Ceci n'est dit qu'en passant, car nous y reviendrons.

Mariée, la Canadienne, est encore, et de plus en plus, attachée à ses devoirs, mais n'en doutons pas, plus l'éducation fera de progrès, et plus son intelligence naturelle et l'expansion de ses belles qualités morales, lui feront comprendre qu'il lui reste encore beaucoup à faire ; car il n'est que trop vrai, qu'en ceci, comme en d'autres choses, il y a beaucoup de réformes salutaires à opérer.

A travers les difficultés dont le court passage de l'homme sur la terre, est accompagné, et en Canada, l'on en est guère plus exempt qu'ailleurs, la femme fait preuve de courage, de patience et de résignation ; elle arrivera au plus haut degré de vertu, lorsqu'à du cœur, elle saura, partout, allier une éducation parfaitement accomplie, et que sa religion devenant par conséquent, bien éclairée, elle comprendra sa position, et saura se tenir à la hauteur des circonstances. Ces idées me viennent bien naturellement, lorsque regardant autour de nous, j'aperçois la Canadienne, la femme du Canada, plutôt qu'Anglaise, ou Écossaise, ou Irlandaise, ou Américaine, ou Canadienne à proprement parler, car la société est ici composée de telle sorte, les élémens en sont si peu homogènes, qu'il serait inutile pour quelque section que ce soit de nos populations, de vouloir s'isoler ; la société doit être, et deviendra une, par la raison toute simple, qu'en Amérique, tout porte l'homme à renoncer à l'exclusion, tout l'engage à se rapprocher de son semblable, à lui tendre la main, et lui dire, "Mon ami, notre esprit dégagé des liens que les habitudes surannées de la vieille Europe, et des institutions décrépites, imposent encore aux hommes par delà les mers, est trop libre, pour ne pas comprendre qu'il doit y avoir dans l'humanité, comme dans la Divinité, unité de cœur, unité de concert, unité d'action : en Amérique, c'est la vertu, c'est le travail, c'est le succès qui sont les titres de noblesse, et la Souveraine qui les confère ces titres de noblesse, en est une qui est bien audessus de toutes les puissances de la terre, c'est l'Intelligence cultivée." La femme, par conséquent, la femme dont la vie est si étroitement liée avec celle de l'homme, est semblablement placée : sa position en est une de rapports, aujourd'hui plus que jamais.

Autrefois, il en était autrement. Descendus d'une nation aussi distinguée par son intelligence, que par les hauts faits les plus brillans, les premiers habitans du Canada, doués comme ils l'ont toujours été, de manières qui font le charme de la vie, et qui plus tard, ont arraché à leurs détracteurs, l'aveu que nos canadiens sont éminemment polis et hospitaliers, bien que chez eux l'instruction ne soit pas encore généralement répandue, ces habitans du Canada, presque seuls alors, avaient à faire face à moins d'exigences sociales et autres. Mais, aujourd'hui que tout change et tout progresse à pas de géant, que tout se transforme, pour ainsi dire, par l'action puissante de la volonté ferme et énergique de l'homme, la femme se trouve placée tout autrement qu'elle ne l'était avant la cession du pays. Et sans remonter si haut, elle doit comprendre que sa position, depuis peu d'années, change avec tout le reste, et que son éducation doit répondre à cette position. Il importe donc beaucoup, que tous les efforts de ceux et de celles qui dirigent l'éducation de la jeunesse, tendent énergiquement vers ce but. Toutes les institutions, toutes les lois, toute la liberté que l'on donnera au peuple, deviendront illusoires, si on néglige d'instruire les femmes : ce seront des remèdes plus dangereux que le mal, si on ne forme bien, celles qui seront, à leur tour, appelées à préparer à en jouir, les citoyens dans l'intérêt desquels, doivent fonctionner ces institutions.

A ces considérations, s'en joint une autre, assurément bien importante, je veux dire l'influence que la femme doit exercer sur la famille, considération qui ressort essentiellement de tout ce qui se rapporte à la femme, à la femme mariée. En Canada, à la campagne surtout, la femme jouit d'un ascendant bien puissant sur son mari : disons le, sans flatterie, elle en est digne. Douée de beaucoup d'intelligence, d'un esprit actif, d'un coup d'œil assuré, et d'un prompt et bon jugement, la mère de famille agit en Reine ; elle est maîtresse chez elle, et son époux sans jamais renoncer à ses droits et à ses privilèges, sait à peu d'exceptions près, reconnaître la supériorité des qualités de sa digne moitié. En affaires, c'est admirable ; je puis vous en dire quelque chose. Durant une longue pratique au barreau, j'ai remarqué, et nombre de mes estimables confrères en ont fait autant, que les affaires de successions, de communauté, de cours d'eau les plus difficiles et les plus compliquées, étaient simplifiées, ou du moins, clairement expliquées par les femmes. Il m'est arrivé plus d'une fois, d'entendre la femme dire à son maître et seigneur "attend, laisse moi faire, je vais raconter l'affaire à ma façon," et de suite, elle vous la racontait en effet, c'était à faire plaisir, je vous en assure. Les canadiennes à la ville, ne sont pas non plus sans leur influence, mais plus isolées de leurs époux qu'à la campagne, soumises à l'action de diverses causes, et leurs maris plus lancés dans les affaires, il en arrive un état de choses tout différent. Pourtant, et à la ville et à la campagne, la femme est ordinairement consultée, lorsqu'il s'agit d'une vente, d'un achat, ou de quelques affaires qui intéressent la famille. Mais où l'empire de la femme est le plus puissant et le plus efficace, c'est vis-à-vis des enfans de la famille naissante et qui croît. Depuis le berceau, jusqu'à son départ de la maison paternelle, l'enfant est sous l'égide de son excellente mère qui, lors même qu'elle n'est pas toujours aussi éclairée qu'elle le devrait être, n'en est pas moins toute dévouée. Il faut connaître l'admirable conduite d'une mère de famille à la campagne, pour apprécier ce que je dis. Le jeune homme et la jeune fille, et plus tard, la jeune femme, connaissent tout le prix de l'éducation religieuse et domestique qu'ils ont reçue, sous la surveillance de celle qui ne vit que pour

eux et son époux. Il n'échappe à personne, combien la mère de famille exerce d'influence sur ses enfans et ses engagés. Tout est moral chez elle : aussi, époux, enfans et serviteurs, tous se ressentent de cette salubre influence que la femme vertueuse ne manque jamais d'avoir. Aussi, le régime patriarcal des familles à la campagne excite l'admiration comme il commande le respect de tous ceux qui en connaissent le mérite.

Si de la famille, la femme passe à la société, elle ne se reproduit pas sous de fausses couleurs : vous la retrouvez partout la même. Elle n'a pas toujours en partage l'instruction, mais l'éducation du cœur est là, et sous le rapport de ces formes qui font le bonheur dans les relations d'homme à homme, elle possède éminemment ces qualités qui en vous méritant les bonnes grâces de vos semblables, vous facilitent les moyens d'opérer le bien. Voyez la dans quelque occasion que ce soit, au milieu d'une contagion, comme au sein des plaisirs, au chevet du malade et du moribond, comme au milieu des délices de la société, dans les épreuves et les désagrémens inséparables de certaines œuvres de charité, comme dans la jouissance de la paix, et de la plus parfaite tranquillité, la Canadienne est toujours gaie, intrépide, obligeante, aimable, ce mot veut tout dire. S'il était permis d'évoquer des souvenirs qui retracent ce que nombre d'entre elles, ont, dans des temps de tourmente politique, fait en Canada, je pourrais vous parler de dévouement, de courage, d'intrépidité même, de désintéressement toujours ; et si je ne résistais pas au penchant que j'éprouve d'en nommer de ces femmes, de ces anges consolateurs, combien ne m'exposerais-je pas à blesser cette modestie qui accompagna toujours le vrai mérite ! Je laisse à ceux et à celles qui en savent là dessus, probablement plus long que moi, de s'honorer que l'humanité recouvre des intelligences si belles et si bonnes.

Vous comprenez facilement, Mesdames et Messieurs, combien il importe que le caractère de la Canadienne, soit aussi bien prononcé, et se soutienne aussi fermement à l'étranger, que chez nous. Car nous serons respectés en proportion, non seulement de nos vertus publiques, mais aussi de nos qualités sociales ; et je vous le demande, quelle cause peut, dans ce sens, agir plus puissamment à notre avantage, que la réputation bien méritée des femmes de ce pays, au dehors. Et comme une réputation sur un point aussi essentiel, ne se peut soutenir, qu'autant qu'elle est solidement établie, jugez de l'intérêt que l'on devra toujours prendre au bien être de notre société, si on retrouve à l'étranger, nos canadiennes, ce qu'elles doivent être chez elles ! Outre qu'il importe, au point de vue de l'honneur national, qu'il en soit ainsi, il est évident que sous nombre d'autres rapports, nous devons désirer comme faire en sorte qu'il n'en soit pas autrement. Et assurément que les maris, les fils et les parens auront plus d'influence, plus de crédit, plus de respectabilité au loin, si les familles dont ils sont les chefs ou les membres, offrent à l'observation, comme au respect des étrangers, des femmes à la hauteur de leur position.

Rien de plus naturel que la pensée plus importante encore, que la destinée de la femme en Canada, est liée aux destinées du pays. Rien n'est plus certain que cela. En Amérique où tout marche à pas de géant, où, comme je l'ai déjà observé, le talent, l'industrie, le mérite, le succès sont les vrais et seules titres de noblesse ; où la sottise aristocratique avec son cortège de ridicules prétensions, n'est vénérée que par ceux qui se méprennent sur leur position, où l'on apprend pratiquement ce que c'est que la dignité de l'homme, il nous faut des mères de familles capables

de former des citoyens ; il nous faut des jeunes filles qui sachent se respecter et se faire respecter des leurs et des autres ; il nous faut non seulement de charmantes femmes qui fassent les délices de la société, par tout ce que les grâces et les dons d'une intelligence cultivée, confèrent à un haut degré, mais il nous faut aussi des citoyennes, il faut des Cornélie's capables de préférer l'avenir de leurs fils aux attraits séduisants d'agrémens puériles, et qui sachent ne jamais fléchir, lorsque l'éducation de leurs enfans, leur fait un devoir de s'y dévouer, du moins de la faire accomplir. Il n'appartient qu'à celui qui est l'arbitre des destinées humaines, de régler la nôtre, et comme l'avenir nous est inconnu, et que ça n'est que d'après des conjectures, que nous pensons quelquefois, nous le révéler à nous-mêmes et aux autres, il importe que nous nous préparions à faire face à tous les contingens dont l'histoire du genre humain nous enseigne la possibilité. Quelque soit donc notre destinée, quelque soit éventuellement, l'état de société qui nous attend, n'oublions jamais que nous devons nous former, et que les mères et les sœurs contribueront éminemment à cet œuvre de première importance, si elles-mêmes sont devenues compétentes à remplir leur haute mission. Et si, malheureusement, par négligence, ou par mauvaise volonté, elles ne se qualifiaient pas pour accomplir une tâche d'un aussi haut intérêt, elles auraient à rendre à Dieu, et à la société, un compte terrible ; leur mémoire au lieu d'être honorée, serait maudite, et elles-mêmes seraient dès leur vivant, en proie aux remords les plus cuisans, lorsqu'envisageant leurs enfans, il leur arriverait de réfléchir sur leur destinée. Encore une fois, quelque soit notre avenir, quelque soit la forme de gouvernement sous laquelle vous et moi, ou nos enfans, aussi bien que les générations qui nous remplaceront, auront à vivre, les femmes, si elles connaissent leurs devoirs, en sauront mesurer l'étendue ; leur éducation éclairée leur en facilitera l'accomplissement, et tout en conférant à leurs enfans, le premier des bienfaits, l'éducation, elles descendront, sans crainte, dans la tombe, laissant après elle, un nom honorable et honoré.

En faut-il d'avantage, mesdames et messieurs, pour bien comprendre ce que les femmes sont appelées à faire dans la famille et dans la société, quelle est leur position, quel est leur avenir ? Une plume mieux exercée que la mienne, eût tracé, en caractères de feu, tout ce que je vous ai dit ; je ne l'ai pas fait ; votre imagination suppléera à ce que j'ai omis, et chacune de vous, doit sentir, et à chacune le cœur le dit, je n'en doute pas, que le sort de la patrie, dépend essentiellement des femmes.

Voyons maintenant, quels sont les moyens de rendre les femmes ce qu'il importe qu'elles soient.

Personne n'ignore combien les principes inculqués dans la jeunesse, ont d'influence sur tous les incidens de la vie, et chacun sait, quoique un grand nombre de personnes y songent rarement, que des impressions reçues dans l'enfance, surgissent souvent, des actions, et même une succession d'actions dont résultent, presque toujours, le bonheur ou le malheur de ceux qui dans un âge tendre, ont été bien ou mal impressionnés. Il me serait facile par nombre de citations, d'exemplifier ce qui, de soi-même, est évident ; deux traits suffiront. Remettez un enfant entre les mains d'une nourrice ou d'une bonne sans intelligence, ou ignorante, ou superstitieuse, qui lui parle de revenans, qui lui inspire des craintes puériles, et fait naître chez lui, des espérances outrées, et de nature à ne jamais se réaliser, il grandira en se berçant de folles espérances ; il sera craintif dans sa jeunesse et souvent lâche tout sa vie : la lâcheté le rendant vil et méprisable à ses propres yeux, il deviendra vil et méprisable aux yeux des autres.

Si la religion et l'honneur aidés de l'éducation, le retirent de cet état de dégradation, il lui restera toute sa vie, des traces de ces terreurs enfantines et la bravoure la plus éclairée, n'aura pas toujours l'effet de le guérir du mal. Témoin, des guerriers valeureux qui jamais ne fléchirent sur le champ de bataille, et qui tremblent, pâlisent et s'évanouissent en traversant un cimetière. Prenons maintenant un enfant qu'une mère intelligente et prévoyante a su, lorsqu'elle l'a pu, entourer de nourrices sans préjugés, parcequ'elles sont éclairées, et voyez le grandir : il ne craint ni la noirceur, ni les revenans, ni le bruit du tonnerre, ni l'éclat de la foudre ; les détonations des armes à feu, ne l'émeuvent pas, une opération ne le fait jamais pâlir, il n'a peur ni de l'homme, ni des élémens, ni de ce qui existe, ni de ce qui n'existe pas. Jeune homme, il a du cœur, jamais il n'est rempant, il se respecte, il est respecté, et lorsque plus tard, il prend son rang dans la société, on le reconnaît dans toutes ses actions, on retrouve toujours l'homme qui a du cœur. Tels se reproduisent, à toutes les époques, la plupart de ceux qui ont été les bien-faiteurs, comme la gloire de l'humanité.

Ces observations, mesdames et messieurs, sont de tous les tems, de tous les pays, elles sont applicables à toutes les conditions, et ce qui est vrai de l'homme, ne l'est pas moins de la femme, par ce là même que le petit garçon et le jeune homme, obéissent, sous ce rapport, aux mêmes lois, que la petite et la jeune fille. Toutes frappantes que soient ces vérités, j'ai cru devoir vous les rappeler, afin que nous prenions l'enfance comme point de départ, dans la marche que nous allons faire.

Avant de m'adresser plus particulièrement aux jeunes filles, je dois quelques mots à leurs parens.

Pères et mères, et vous tous qui par votre position, êtes appelés à donner des citoyens à l'état, connaissez bien vos devoirs, afin de les remplir exactement, lorsque le temps en arrive. Rappelez-vous, que vous devez au corps, autant qu'à l'intellectuel, autant qu'au moral de vos enfans ; n'oubliez jamais qu'un corps faible n'est qu'un vase bien fragile pour conserver cette intelligence, émanation admirable de la divinité, et que si peu protégée cette belle lumière ne pourrait que s'éteindre, au lieu de briller d'un éclat vif et vivifiant.

Il est donc évident que dès l'enfance, l'éducation de l'homme commence. Garçon et fille, réclament des soins égaux, quoique parfois, bien différens. Tout doit tendre à les rendre sains, robustes, actifs et dispos. Et comme je l'ai déjà observé, les impressions premières sont de la plus grande importance ; l'on ne saurait trop veiller à faire pratiquer tout ce qui peut contribuer à prévenir les mauvaises, et produire les bonnes. Important, bien important donc, de ne composer l'entourage de l'enfance, que des élémens qui peuvent épurer l'atmosphère qu'ils respirent, et comforthier le moral aussi bien que le physique.

Je suppose la première enfance écoulée, et j'arrive à la fille, au tems où il faut l'envoyer aux écoles. Que de parens qui envoient une petite fille à l'école, pour s'épargner la peine d'en avoir soin, sans s'inquiéter aucunement, si là où on l'envoie, elle est bien en sûreté ! Et là comme avec la nourrice ou la bonne, la petite fille est impressionnée de manière à ne jamais faire qu'une sottise toute sa vie ! Si au contraire, elle a été confiée à des mains sûres, elle en ressentira toujours les effets bienfaisans.

Il est dangereux, nuisible dans la plupart des cas, de mettre à l'étude, une bien jeune enfant. Quand je dis étude, j'entends une étude suivie. Il est mieux, sans doute, de commencer par l'éducation de l'observation, il n'en est pas de meilleure à cet

âge, et si elle est bien dirigée, une enfant peut apprendre, et apprendre pratiquement, très utilement par conséquent, nombre de choses qu'elle ne rencontrerait que beaucoup plus tard dans les livres, dont rien ne pourrait lui faciliter l'intelligence et l'application, comme l'observation.

De cet âge, et de quelques années qui le suivent, il faut passer aux études suivies. C'est ici que commence la vie de la jeune personne. Elle laisse le toit paternel, et sept ou huit ans, plus ou moins, la verront sous les soins d'institutrices au couvent ou ailleurs, qui sont là placées, pour y tenir lieu aux jeunes filles, de leurs mères dont elles se sont séparées. Mission honorable, élevée, sublime, qu'on ne saurait jamais assez entourer de respect. Ce n'est pas ici le lieu, Mesdames et Messieurs, d'entrer dans les détails d'un cours d'éducation, soit que les jeunes filles le suivent au couvent, ou dans d'autres institutions publiques, ou qu'elles demeurent chez leurs parens. Disons seulement en passant qu'il ne suffit pas qu'elles apprennent les langues, l'histoire, la géographie, les belles lettres, la rhétorique, la philosophie, et toutes les branches principales des sciences, la peinture et la musique, la broderie et d'autres ouvrages de ce genre ; l'essentiel est qu'elles reçoivent l'éducation du cœur, celle qui rend la femme ce qu'elle doit être, une femme éclairée, et une femme aimable ; et qu'en outre, elle ait reçu les principes, comme le commencement de la pratique de ce qui constitue la femme laborieuse et adroite. Que surtout, elle sache faire usage de deux instruments moins attrayants, moins raisonnans, moins agréables que le piano, la harpe et la guitare, mais bien plus utiles, je veux dire, l'aiguille et les ciseaux. Je voudrais aussi, que la jeune fille eût appris à être la femme par excellence, celle qui en connaissant les règles de justice et d'honnêteté qui doivent être la mesure des actions de tous les hommes, en société, comme dans leurs rapports individuels, respecte les droits d'autrui, et sait se faire rendre à elle-même et aux siens, ce qui leur est dû. Une jeune fille élevée de la sorte, a tout ce qu'il faut, pour devenir ce qu'elle doit être par sa position, par devoir et par intérêt.

Nous voici donc en présence de la jeune fille dont l'éducation du couvent est terminée. Suivons-la, et rentrons avec elle, au sein de la famille.

C'est ici que va commencer pour elle, une école d'un autre genre comme je l'ai déjà observé plus haut, elle va suivre la plus importante des méthodes, celle qui consiste dans l'acquisition de l'expérience dans le ménage et dans tout le reste. Si, à des vues larges, les parens de cette jeune fille, joignent une volonté ferme d'en faire un être raisonnable, qu'on lui rappelle ce qu'elle ne doit pas oublier, qu'elle est un agent responsable à Dieu et à la société, que sa position dans le monde, en est une de rapports, qu'elle doit se former, avant de s'avancer sur un théâtre où le rôle à jouer, est plus sérieux et plus difficile qu'on ne l'imagine généralement, et que pour se qualifier à remplir ses devoirs, elle a toute autre chose à faire, qu'à se rappeler ses années de couvent, et toutes les belles et bonnes choses qu'elle y a apprises ; elle comprendra de suite, ce qu'elle a fait, et ce qui lui reste encore à accomplir. Elle comprendra, et ses parens la seconderont, elle comprendra que l'on sort trop jeune dans le monde ; qu'on use sa santé, qu'on arrête le développement du physique, qu'on étouffe la beauté, qu'on éteint l'intelligence qu'on enterre l'acquis, et qu'on ferme pour l'avenir, l'entrée aux connaissances utiles, nécessaires, indispensables, précisément à l'âge où elles peuvent être acquises avec le plus grand avantage. C'est à cet âge, qu'une jeune fille devient le bras droit, l'amie, la confidente de sa mère, le bon

exemple de toute une famille, une aide puissante dans la direction des soins du ménage, et qu'elle jette la base de tout ce qu'elle doit apprendre, savoir et pratiquer pour devenir une bonne et aimable femme, et une citoyenne digne de son pays.

Si donc on veut bien me le permettre, je dirai quelques mots de plus, sur certaines parties de cette nouvelle éducation, ou plutôt cette continuation de la première éducation de la jeune fille. Avant de le faire, je dois à mes aimables compatriotes, je dois à la femme née sur notre sol, de dire, et je le dis, sans vanité, bien qu'avec orgueil, qu'en général, elle est douée d'une aptitude admirable pour tout apprendre. Lorsqu'à du génie, l'on joint des qualités comme on en rencontre à toutes les portes, certes, il est bien juste que l'on exige beaucoup, et plus juste encore, que l'on censure sans crainte, lorsque l'on voit ce génie, ces qualités, demeurer ensevelis dans l'ombre, par la même, qu'on ferme les avenues par lesquels, s'introduisait si facilement, la lumière. Il est vraiment affligeant de voir qu'on néglige comme souvent on le fait, l'accomplissement d'une obligation aussi sacrée, la plus importante sous tous les rapports, celle de donner aux femmes en ce pays, l'éducation qui leur est nécessaire pour elles-mêmes, pour la famille, pour la société, et par dessus tout, pour leur pays. C'est plus qu'une faute, c'est un crime dont tous ceux qui en sont coupables, auront à rendre à Dieu et à la société, un compte sévère. C'est livrer au sort des circonstances et de toutes les incertitudes des choses humaines, de jeunes existences qui ne sont encore protégées, que par une bien mince et bien faible enveloppe, et qu'une négligence coupable, expose à être ballottées sans cesse, par les vagues agitées de la mer orageuse du monde, en proie à toutes sortes de dangers, et souvent englouties dans le gouffre, entraînées qu'elles y sont, par la crainte puérile d'un peu de ridicule, aussi bien que par un désir effréné de goûter trop tôt à la coupe des délices de la société, toujours délétère, si on épuise, par avance, un physique qui a été aussi négligé que l'intellect et le moral. Aussi, voyez vous souvent les plus aimables filles par nature, ne jamais devenir ce que leurs heureuses qualités fesaient espérer, et quelquefois, prendre une tournure bien différente de celle que leur eût donnée une éducation bien dirigée. Et comme une première méprise entraîne souvent nombre d'autres, il n'arrive que trop souvent, que les parens, par faiblesse, et les jeunes filles, par imprudence, songent trop tôt à former des établissemens, et sacrifient, de la sorte, une jeunesse qui devrait être employée à compléter une éducation qui n'a été qu'ébauchée, à acquérir des forces physiques nécessaires à l'accomplissement de tous les devoirs dont la femme est appelée à s'acquitter, durant une longue et épineuse carrière de soins, de difficultés de toutes sortes, et de toutes espèces, enfin à jouir modérément des précieux privilèges, et des délicieuses années que coule au sein de sa famille et au milieu de ses amis l'aimable jeune fille qui a laissée, en temps opportun, les écoles. Commençons donc, par l'essentiel, par ce qui doit préparer pour tous le reste, je veux dire la santé.

On ne saurait trop souvent répéter aux parens et à tous ceux qui ont le soin de la jeunesse, et la direction de l'éducation, combien il importe de veiller à l'exercice indispensable aux jeunes personnes. Il y va du bonheur de la vie entière, car quelle félicité peut-on attendre de la fortune, et de toutes les jouissances qu'elle procure, si l'on n'a pas assez de force pour s'y livrer, et si le cœur affadi par une santé débile, ne peut savourer les délices après lesquelles il aspire ? Voilà, quant aux jouissances. Mais si l'on songe aux devoirs, comment s'en acquitter, comment faire

le bien, comment se rendre utile à la société, si au lieu d'être libre et son maître, on est à la merci du médecin, ou enchaîné chez soi, par la maladie ? Et sous le rapport des études et des progrès, comment en attendre d'une jeune personne qui au lieu de se renforcer par un exercice fort et régulier, languit à la maison, où devient ensuite, assez fréquemment, la victime du moindre contretens qu'elle éprouve au dehors ? Les secrets de la santé, sont après tout ; ne pas veiller, se lever matin, être tempérant dans le manger comme dans le boire, toujours s'occuper, prendre beaucoup d'exercice, et ne pas négliger les amusemens raisonnables ; voilà la recette, et comme vous le voyez, le remède n'est composé que de simples, et il a le précieux avantage d'avoir l'expérience de tous les siècles, pour le recommander.

Avec de la santé, poursuivons notre route.

Les jeunes personnes, les jeunes filles doivent être aussi économes de leur tems, que nous autres hommes, et après tout, je pense qu'il leur est plus facile de le mettre à profit, que nous ne le pouvons faire. Le ménage réclame avant tout, leurs soins, car une femme dont la tête est disposée à l'intérieur, comme un cabinet d'histoire naturelle, et qui ne sait ni balayer, ni épousseter, ni coudre, ni raccommoder, et qui vous parle d'astronomie dans le temps où la soupe prend au fond du chaudron, est bien exposée à tomber des nues dans la poêle à frire. Il est fort agréable, en société, de rencontrer une jeune personne, une femme instruite ; mais franchement, dites-le moi, n'est-ce pas que le plaisir est mille fois plus vif si on peut se dire, parcequ'on le croit, et qu'on a raison de le savoir, "cette aimable, cette charmante personne, entend tout le reste, comme la conversation." Eh bien, pour cela, que toutes fassent donc ce qu'il est si facile d'accomplir, avec de la bonne volonté ; que chaque chose soit apprise et faite, comme si jamais l'on n'avait songé à aucune autre. Qu'il me soit ici, permis de conseiller aux aimables jeunes personnes dont brille cette enceinte, de se rappeler tous les jours, leur avenir et la conscience de leurs devoirs leur dira le reste.

Si la santé donne de la force au corps, l'exercice intellectuel n'en donne pas moins à l'âme. Or, en Amérique, en Canada, l'élévation des sentimens et l'énergie de l'intellect, sont chez la femme, de toute nécessité, car il nous faut des femmes fortes, en un mot, des citoyennes ; il nous faut des mères qui fassent de notre jeunesse, une phalange imposante qui puisse par sa vigueur et sa constance, asseoir sur une base ferme, l'empire souverain de l'intelligence et des lumières. Et s'il était besoin d'exemples pour vous faire comprendre ce que peut une femme vis-à-vis de ses enfans, ne pourrais-je pas rappeler à votre souvenir, Alfred Washington et Napoléon qui durent à l'âme fortement trempée de leurs mères, leurs premières impressions qui décidèrent de leur vie toute entière. Et si Washington, le plus grand homme qui ait jamais existé, puisqu'à toutes les qualités qui font le patriote, l'homme d'état et le guerrier, il joignait celle d'être sans ambition personnelle, si dis-je, Washington fut grand toute sa vie, comme il le fut dans ses derniers momens, il le dut principalement, aux principes qu'il avait reçus de sa digne mère. Vous citerai-je une seconde fois, Cornélie ? Ah, mesdames, Dieu m'est témoin de la sincérité de mes aspirations, je voudrais que chaque canadienne eût l'occasion comme l'énergie et le bon esprit, de faire à toutes celles pour qui la parure et la frivolité sont une grande affaire, la réponse que l'illustre romaine adressa à la vaine dame de la Campanie, en lui montrant ses enfans, au retour de l'école. Or une application constante aux études et aux choses solides, pourra seule, former nos aimables compatriotes, qu'on ne s'y

trompe pas. Ainsi, les connaissances utiles et indispensables, ne se peuvent acquérir que par des lectures sérieuses d'abord, agréables ensuite, mais non frivoles ; et les talens profitables, ceux qui font le bien de la société, comme le bonheur des familles, doivent être cultivés avec soin. En deux mots, voici ma pensée : une femme ne doit rien ignorer de ce qui peut la rendre recommandable, utile à elle-même et aux autres, et aimable à tout le monde. De côté donc, mesdames, de côté, ces lectures inutiles, bien nuisibles parfois, qui en n'offrant à l'esprit, que des mets sans substance, en détruisent le ton et le font dépérir. Ne vaut-il pas mieux être vraiment intéressante, véritablement aimable par conséquent, que de briller d'une lueur passagère qui après avoir, un instant, ébloui la vue, vous laisse à chercher en vain, la cause d'un effet si prompt, mais si peu durable ? Serait-ce pour capter la bienveillance ou l'admiration de quelques personnes qui se laissent prendre à si peu de chose ? Avouons-le, c'est beaucoup trop faire dans un sens, si c'est trop peu faire dans un autre. Et pour peu qu'une femme se respecte, elle doit se pouvoir dire qu'elle est estimable à ses propres yeux, avant de chercher à capter les suffrages des autres, efforts bien inutiles de sa part, car là où il n'y a que de la fumée, le moindre vent la dissipe.

Mais puisqu'il faut des délassemens, et assurément rien de plus raisonnable que de les chercher, que de se les procurer, n'en est-il aucun qui soit digne de la femme ? Est-ce que la musique, la danse, le dessin, et autres talens d'agrément, d'utilité, de nécessité ~~souvent même~~, de ce genre, sont indignes de l'attention d'une femme sensée ?

La musique ne doit pas être rangée parmi les découvertes que le génie de l'homme a faites. Elle n'est pas une invention, il n'a fallu aucune recherche pour la trouver, aucune combinaison, aucun effort de l'esprit humain pour la rencontrer. Personne n'était à sa poursuite, elle est venue, ou plutôt, l'homme cheminant dès l'entrée dans sa carrière, l'a trouvée sur sa route, sur son passage ; elle l'a accueilli, de son mieux, il s'en est trouvé impressionné, saisi, dominé, sans s'être, seulement douté qu'elle existât. C'est une voix descendue du ciel, et Jubal qui, suivant l'écriture sainte "fut le père de tous ceux qui pincent la harpe et touchent l'orgue," s'aperçut bien naturellement, sans doute, bien facilement, bien innocemment, qu'il était musicien. Son âme, comme les nôtres, vibra, lorsque les accents de cette voix divine le frappèrent. On l'a déjà dit, qu'il était bien digne de l'intelligence de celui qui a été créé à l'image de Dieu, de préluder en parlant un langage céleste, un langage d'inspiration, que l'on parle sans l'apprendre.

Cette inspiration du ciel, a été, à la vérité, depuis, réduite en science, méthodisée. Envoyée à l'homme, pour l'aider à rendre à la divinité, un hommage plus élevé, plus pur, plus en harmonie avec les aspirations de nos âmes, elle est devenue pour la société, la source des jouissances les plus honorables, comme les plus délicieuses. Elle a été tellement en honneur, chez les anciens, que les philosophes de la Grèce, disaient qu'elle était le principal amusement des Dieux, et l'occupation principale des bienheureux dans le ciel ; qu'elle était nécessaire pour former à la vertu, le caractère d'un peuple. Platon a affirmé, que la musique de ses compatriotes, ne pouvait être changée sans qu'on portât atteinte à la constitution même de l'état.

Sans prétendre attribuer à la musique, une influence aussi puissante sur notre société moderne, que fesaient les anciens, vis-à-vis d'eux-mêmes, il ne faut pourtant pas se faire illusion sur ses

effets. Chez nous, comme chez les hébreux et les grecs, et nombre de peuples de l'antiquité, la musique à des charmes inexprimables ; elle élève l'âme, elle en calme les passions nuisibles, donne à celles qui ne le sont pas, un élan vers le Créateur ; elle relève l'énergie, inspire du courage, bannit l'ennui, délasse dans les peines, console dans l'infortune, ajoute au bonheur dans la prospérité, et rend l'homme meilleur et plus content de son sort. Toute divine que soit la musique, elle n'en est pas moins utile : êtes-vous frappé des coups de l'adversité, votre fortune est-elle renversée, tous les moyens de pourvoir à votre existence et à celle de votre famille, vous sont-ils enlevés ? Parlez à vos semblables, le langage divin, ils vous écouteront, ils voudront l'apprendre, eux aussi ; ils vous choisiront pour les irriter, vous le ferz et vous soustrairez aux horreurs de la misère, une famille éplorée et déjà souffrante.

Mais, n'oublions jamais que la musique a été réduite en science. Il faut, par conséquent, l'apprendre comme on apprend les sciences. C'est une science exacte, de proportions, de calculs, de combinaisons. C'est un véritable honneur, que de connaître à fond, et pouvoir appliquer avec vérité, avec précision, les principes de cette science, comme on le fait des mathématiques, ne rien laisser inappris et imparfait ; il faut tendre, parvenir à la perfection. Arrivé là, s'il y a du génie, toutes les difficultés, tous les obstacles disparaîtront, ou plutôt, ils seront surmontés graduellement et la combinaison mettra le sceau de la perfection, aux productions de ceux qui auront compris, que le génie est nécessaire, mais que seul, il ne suffit pas ; il faut des règles, non pas pour l'enchaîner et le circonscrire, mais pour le diriger, et en prévenir les aberrations.

Heureux, mille fois heureux, les parens qui ont autour d'eux, des enfans qu'inspire le génie de la musique ! Heureux, plus heureux encore, les enfans que réchauffe ce feu divin ! Qu'ils l'entretiennent, il y sont tenus, en conscience, il y va de leur bonheur ici-bas, et n'en doutons pas, s'ils ont été vertueux, ils seront récompensés en l'autre vie, d'avoir cultivé un talent qui ne leur a été donné que pour être mis à profit.

Et le dessin ! Là aussi, il faut du génie, mais de même que pour la musique, il faut du jugement, il faut de l'application. Qu'y a-t-il de plus propre à exercer ce jugement, à alimenter ce génie qu'un art qui, pour être perfectionné, veut qu'on crée, qu'on embellisse, qu'on perfectionne. D'ailleurs, soit qu'on imite, soit qu'on imagine, quelle attention, quelle précision ne faut-il pas ? Et si on donne à son génie et à son imagination, l'essor dont ils sont susceptibles, quel beau champ n'a-t-on pas devant soi ? Et si, après s'être appliqué à ce délicieux talent, une jeune personne a fait de grands progrès, et que sa position dans la société, lui ménage des loisirs, quelles richesses ne trouvera-t-elle pas dans le fonds de connaissances, historiques, scientifiques et littéraires qu'elle aura acquises, et à quelle perfection n'arrivera-t-elle pas ? Quels délassemens ne se ménagera-t-elle pas ? Quels ennuis souvent ne dissipera-t-elle pas ! Et si l'adversité venait fondre sur elle, quelle ressource pour elle-même et sa famille ? Dans la prospérité, ce travail lui donne mille moyens de contribuer à des œuvres de bienfaisance. A ces considérations ajoutons-en une autre bien digne de ne pas nous échapper : la culture de ce beau talent, a, comme la musique, l'effet d'élever l'âme, d'épurer les sentimens, et de rendre meilleur.

Un mot d'avis : les jeunes dames, une fois mariées, laissent là, musique, piano, harpe, guitare et pinceau ! Y pense-t-on ? Est-il possible que le mariage, cet état par excellence, serve de pré-